

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination multiple.*

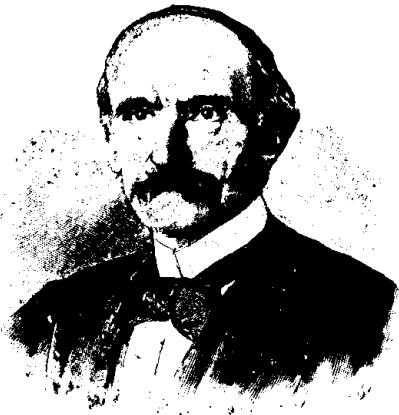
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 838

MONTREAL, 26 MAI 1900

5c LA COPIE



M. ALFRED PICARD
Commissaire général



M. DELAUNAY-BELLEVILLE
Directeur général de l'exploitation



M. DERVILLÉ
Directeur général de la section française



M. BOUVARD
Directeur de l'architecture, des parcs et jardins



M. GRISON
Directeur des finances



M. DEFRANCE
Directeur de la voirie



M. VASSILIÈRE
Délégué à la section de l'agriculture



M. HENRI ROUJON
Délégué à la section des Beaux-Arts



M. CHARLES ROUX
Commissaire général de l'exposition coloniale



M. RÉSAL
Ingénieur en chef des Ponts et Passerelles



M. CHARDON
Secrétaire général



M. ED. MOREAU
Chef du contentieux

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION DE PARIS



MONTRÉAL, 26 MAI 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA RÉDACTION

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur nos annonces de primes dans le supplément.

M. Léon Ledieu, à partir de ce numéro, nous donnera un "Entre-nous" tous les quinze jours. Nous espérons que nos lecteurs feront un bon accueil à l'excellent chroniqueur.

Les personnes qui ne sont pas abonnées à notre journal et qui vont passer l'été à la campagne, devraient prendre connaissance des offres que nous leur faisons dans une autre page de ce numéro.

A une lectrice du MONDE ILLUSTRÉ.—Les personnes mentionnées sont encore attachées à notre journal. Quant aux améliorations nous suivons le vœu de la majorité. Nous prenons note de vos conseils et vous en remercions.

La semaine prochaine, nous publierons une série de photographies représentant les magnifiques tableaux actuellement exposés au Palais Législatif, par M. Chs Huot, de Québec. Ce peintre fait honneur à notre race et le public devrait connaître ses principales œuvres. Nous lui en donnons l'occasion.

Les améliorations que nous avons apportées à notre journal et l'augmentation de notre format ont produit un bon effet. Notre tirage a repris sa marche ascendante. Cela nous démontre que le public s'intéresse aux efforts que nous faisons pour rendre notre publication aussi intéressante que possible et nous lui en témoignons notre reconnaissance en faisant mieux à chaque numéro.

Nos succès sont tellement évidents, qu'ils causent des accès de jalousie à un de nos confrères qui aurait préféré nous voir rester dans le "statu quo." Nous ne faisons pourtant qu'user de notre droit en mettant notre journal sur un meilleur pied qu'avant. Nous n'envions les succès de personne. Nous n'attendons les nôtres que de l'excellence de la publication que nous mettons sur le marché. Le doyen des journaux illustrés du pays peut occuper une place d'honneur devant le public, sans essayer de diminuer ses confrères.

PRIME GRAPHOLOGIQUE

À la demande de plusieurs lectrices et lecteurs, nous sommes décidés à leur offrir des analyses graphologiques. Certaines personnes ont abusé de ces analyses, et sous le couvert d'un prétendu savoir ont analysé le caractère des écritures en disant au hasard ce qui leur passait par la tête.

Mais nous avons à notre disposition un spécialiste des plus habiles, qui par une longue pratique et des milliers d'expériences est parvenu à déchiffrer, à deviner le caractère, les goûts, les penchants de nous tous d'après l'étude approfondie de notre écriture.

C'est donc bien quelque chose de sérieux que nous offrons et d'ailleurs le prix modique et absolument exceptionnel que nous demandons permettra à nos lecteurs de

juger de la perspicacité presque magique de notre savant collaborateur.

Il importe de nous envoyer une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi de l'écriture à analyser, cinq cents en timbres-poste et l'analyse paraîtra dans le numéro suivant du journal. Les personnes qui désireraient avoir une analyse plus détaillée et envoyée directement à leur adresse devraient joindre 80 cents, en timbres-poste à leur envoi.

Adresse: toutes communications concernant ce sujet comme suit: Graphologie, Le Monde Illustré, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

ENTRE-NOUS

Il existe actuellement dans la province de Québec deux hommes qui, d'avance, connaissent exactement le jour de leur mort, qui savent parfaitement le mois, le quantième et presque l'heure où ils comparaitront devant le Juge Suprême.

Certes, leur cas n'est pas banal et c'est justement parce que le fait est assez rare qu'il peut être intéressant de savoir pourquoi et comment ces deux privilégiés en sont arrivés à n'avoir aucune inquiétude sur le moment où la Parque Atropos donnera un petit coup de ciseaux dans le fil de leur existence.

Quand je dis: "n'éprouvent aucune inquiétude," c'est une manière de parler, car entre nous, je crois qu'ils préféreraient penser à autre chose, mais cela leur serait bien difficile.

Pour en arriver à cet état d'âme, il a suffi à l'un d'occire une femme, la sienne, et à l'autre d'assommer un homme qui lui déplaisait beaucoup.

C'est bien simple, évidemment, peu de chose au fond; un homme et une femme de moins, cela ne paraît pas beaucoup sur le nombre des humains, mais les jurés ont décidé, à leur surprise je suppose, que ces manières d'agir ne sont plus de mise à notre époque de décadence et qu'ils avaient eu tort. Sur quoi, le juge leur a annoncé qu'en punition de leurs méfaits ils seraient pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive, le 6 juillet prochain.

D'ici là, le géolier aura pour ces deux mécréants tous les égards possibles, leur fera la vie douce, leur permettra de recevoir des visites et d'absorber les bonnes choses que les blondes miss pourront leur envoyer, comme cela se fait aux Etats-Unis.

Dans la république voisine, un géolier vient même de pousser la sollicitude pour son sujet, au point de lui faire faire des exercices gymnastiques, trois heures par jour, afin, dit-il, d'être bien en forme pour le moment de la petite opération.

Il serait peut-être bon d'en agir ainsi à l'égard de Dubé et de Cazes, les condamnés en question, car ils semblent plus démoralisés encore, si c'est possible, qu'ils ne l'étaient avant l'accident qui les a conduits là où ils sont.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, a dit le sage Boileau, et ce vers m'est revenu à la mémoire quand j'ai su qu'après la sentence, le beau-père de Cazes, le père de la femme assassinée, s'était approché de son gendre meurtrier et lui avait tendu la main en lui disant avec des larmes dans la voix:

—Mon pauvre Joe, ça me fait bien de la peine de te voir dans cette position là.

On croit rêver en lisant pareille chose! Quoi, c'est un père dont la fille a été tuée par un misérable, qui vient tendre la main à l'assassin et lui faire part des sentiments de douleur qu'il éprouve en le voyant condamné à mort pour son crime! Mais, en vérité, est-il possible qu'il existe des êtres ainsi bâtis!

On fait signer une requête pour obtenir une commutation de peine pour Cazes en alléguant qu'il était ivre au moment du crime.—Pourquoi ne pas ajouter "et policeman"? puisque c'était son métier.

Par contre, personne ne s'occupe de Dubé, dont le cas semblerait pourtant être plus digne de pitié que celui de Cazes.

Dubé est un grand et gros bêta, de dix-huit à dix-neuf ans, qui a été ensorcelé par les maigres charmes d'une femme de quarante cinq hivers et évidemment poussé par elle à assassiner le mari gêneur, le fait est parfaitement compris, mais les jurés n'ont pas trouvé les preuves assez concluantes, ont acquitté la mégère, instigatrice du crime et envoyé son complice à l'échafaud.

C'est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux abolir le jury.

** Nous revenons aux mauvaises habitudes du bon vieux temps.

Voici que nos législateurs s'avisent de modifier le code criminel de manière à donner aux magistrats le droit de faire fouetter les jeunes délinquants, au lieu de les envoyer en prison, ou même de les faire fouetter et coffrer ensuite pour un temps plus ou moins long.

Cette fustigation sera exécutée par un constable "en présence du magistrat ayant prononcé la condamnation et aussi en la présence du père ou du tuteur du garçon, s'il désire être présent."

La forme est digne du fond.

Voyez-vous d'ici l'épanouissement des traits du magistrat en voyant fouetter un petit garçon? Pourquoi ne pas forcer aussi le juge qui prononce une sentence de mort à assister à l'exécution de l'assassin?

Et cette jolie fin de paragraphe: "et aussi en la présence du père ou du tuteur du garçon, s'il désire être présent." Comment donc! avec plaisir.

Mais notez que l'intelligent législateur a bien soin d'ordonner que "l'instrument employé sera une poignée de verges de bouleau." De bouleau, vous entendez bien, de bouleau et pas d'autre bois. Le bouleau n'est pas infamant, paraît-il.

Cela rappelle les mœurs des Romains. Les soldats de l'ancienne Rome recevaient aussi la bastonnade, mais ils étaient frappés avec un cep de vigne que le centurion portait à sa ceinture en signe de commandement. Ils attachaient une grande importance à être frappés avec telle ou telle espèce de bois, car la bastonnade avec le cep de vigne était une simple punition, tandis que la bastonnade avec le coudrier entraînait la dégradation et ne s'appliquait qu'aux esclaves.

Ainsi, c'est une chose entendue, les jeunes délinquants seront fouettés avec une poignée de verges de bouleau, rien que de bouleau. La poignée sera-t-elle grosse, de manière à remplir la main de Cyr, l'homme fort, ou celle de feu M. Thiers, la loi n'en dit rien.

Elle est muette aussi sur le cas qui peut se présenter, d'erreur dans la qualité du bois. Si le jeune homme a été fouetté avec des verges de noisetier, par exemple, a-t-il ou plutôt aura-t-il droit à des dommages et qui sera responsable de l'erreur voulue ou non?

Graves questions dont la solution n'a pas été prévue.

Ce qui est certain c'est que le fouet va reprendre l'importance qu'il avait autrefois et qu'il redeviendra un instrument moralisateur, au dire des gens qui aiment ce genre de punition, répudié par la civilisation moderne et c'est, chose bien triste à constater, à mon sens, à la fin du dix-neuvième siècle.

Que le fouet soit nécessaire dans certaines provinces, c'est possible, quoique je n'en sache rien, mais dans la province de Québec, le besoin de taper, de battre, de frapper, de fustiger les jeunes délinquants à coups de verges, même de bouleau, ne se fait nullement sentir.

** Une autre loi qui occupe beaucoup le public, et ce avec raison, c'est la loi Dandurand, contre les usuriers, prêteurs à la petite semaine, tondeurs et exploités des besogneux en habit noir ou en bouragan; et le nombre en est grand.

Certes, l'intention est excellente, le but est très louable, mais ce but, la loi l'atteindra-t-elle?

Il est permis d'en douter; en constatant l'effet de

législation de même genre dans d'autres pays et si le mot d'Houdetot est vrai, que "les lois contre l'usure n'ont d'autre effet que d'en élever le taux," son utilité est fort contestable.

L'usure est sévèrement punie en France, mais l'inflexibilité des juges n'a pas eu cependant pour effet de faire disparaître les usuriers qui trouvent toujours le moyen de côtoyer le code sans mettre les pieds dans.

L'usurier, traqué par la loi, ne prête pas d'argent, il vend quelque chose, n'importe quoi, des chaussures, du bois, du charbon, du vin; il indique en même temps, au preneur, un acheteur qui le débarrasse immédiatement, s'il le veut, argent comptant, de ces marchandises; il lui laisse même entrevoir que le tout lui a été cédé à un prix si bas qu'il pourra réaliser, sur la vente un important bénéfice. Il n'en est rien, naturellement, et l'emprunteur est heureux s'il ne perd que 50 ou 60 pour cent. L'acheteur est un compère qui partage avec l'usurier.

Un écrivain qui a étudié le sujet, raconte qu'il y avait autrefois à Paris, un bateau de charbon, amarré au quai du Louvre, qui, de temps immémorial, était ainsi vendu et revendu par un usurier à plusieurs générations de fils de famille, revendu par ceux-ci au compère, qui le rétrocédait à l'usurier, et ainsi de suite. Entre ceux qui avaient affaire à cet arabe, on ne disait plus "emprunter de l'argent," mais acheter le bateau de charbon.

Et voyez si les lignes suivantes ne peuvent pas s'appliquer au Canada quoiqu'elles aient été écrites pour la France où, comme je l'ai dit, la loi contre l'usure est très stricte.

Dans les villages, le prêt direct d'argent subsiste toujours, à un taux plus ou moins usuraire, et dévore le paysan; les sommes prêtées sont peu considérables, le taux n'est pas toujours exorbitant, et quoique l'usurier de village soit une véritable plaie sociale, rarement il est déferé aux tribunaux. Il est trop madré, trop retors pour laisser prise à la constatation d'un délit; jamais il n'opère un grand coup qui l'enrichirait en peu de temps, mais pourrait aussi le livrer aux chances contraires; c'est par l'accumulation des petits bénéfices, par des renouvellements de billets à courte échéance qu'il arrive sûrement à son but. Chacune de ses opérations a une apparence de sincérité, il n'exige qu'un faible intérêt, mais il sait que le paysan sera dans l'impossibilité de le payer; il facilite le renouvellement, la somme grossit à chaque échéance, et, quand il juge la poire mûre, il la cueille. Le paysan est exproprié du coin de terre qu'il cultivait, avec l'espoir chimérique de le payer un jour.

La loi Dandurand ne fera pas disparaître l'usure, soyez-en certains, mais elle aura probablement pour effet de rendre les usuriers plus rares, plus retors et plus exigeants.

Mais l'intention est si bonne!

** Le progrès nous rend exigeant. Si par hasard l'eau de l'aqueduc manque pendant quelques heures, pour cause de rupture de tuyaux, ou qu'elle est un peu troublée, Dieu sait quelles épithètes on prodigue à la corporation, c'est-à-dire au conseil municipal en bloc et à l'échevin du quartier en particulier!

Il y a cent ans, on savait se contenter de boire de l'eau malpropre et d'aller la chercher au loin.

En 1800, les habitants de Montréal étaient obligés d'aller puiser au fleuve ou aux pompes de la Place d'Armes, de la Place du Marché (carré de la Douane), du jardin des Jésuites et ailleurs, l'eau qui leur était nécessaire et si un incendie se déclarait, on l'éteignait quelquefois, mais le plus souvent on laissait brûler la maison, en se contentant d'essayer de protéger les constructions voisines.

En 1801 une compagnie se forma pour fournir de l'eau à Montréal. L'aqueduc était bien rudimentaire, puisque l'on se bornait à utiliser l'eau d'une source située en arrière de la montagne. Des tuyaux de bois furent posés; mais le débit de la source était si modéré qu'il ne pouvait suffire aux besoins de la cité. On s'en servit cependant jusqu'en 1816.

** Jean-Baptiste possède une heureuse nature et le sang-froid ne lui fait jamais défaut.

L'autre jour on lui annonce la mort de M. X... commerçant bien connu de la rue Saint-Laurent.

—Tu dis qu'il est mort?

—Oui, mort ce matin.

—C'est drôle. Il avait pas coutume.

LÉON LEDIEU.

REMINISCENCES

PAPINEAU

IV

Il est inutile de dire que je n'écris pas ici l'histoire ni la biographie de l'homme célèbre qui fut Louis-Joseph Papineau.

Les dernières vicissitudes de sa carrière politique, sa longue vie de patriarche, à Montréal et à Montebello, entourée de prestige et de vénération, sont connues de tous, et consignées dans les annales canadiennes du siècle.

Je laisse aux historiens le soin de relater les événements et de les juger. Pour moi, je me restreins exclusivement à ce qui touche à mes souvenirs personnels.

Or, après que j'eusse, à l'âge de sept ans, aperçu Papineau de loin, comme je viens de le raconter, le grand orateur resta dans mon esprit comme un personnage légendaire au-dessus des autres mortels, et qu'il n'était presque pas permis d'approcher.

Mes nouvelles relations avec lui datent de 1868. J'habitais alors Chicago, et je lui avais adressé un exemplaire de la philippique que j'avais intitulée *La Voix d'un Exilé*, lorsque je reçus de lui une longue lettre que mes lecteurs aimeront peut-être à connaître, au moins en partie. Elle est absolument inédite et jette un jour bien caractérisé sur les idées que le vieux vétéran politique entretenait sur la fin de sa vie.

On comprendra que je doive retrancher ce que cette lettre contient de trop personnel à mon adresse.

MONTRÉAL, 26 décembre 1868.

Mon cher monsieur,

Oh! oui, tout à l'heure, il n'y aura qu'une puissance dans tout le nord de l'Amérique. Dans quelques mois, Haïti et Cuba auront leur représentants siégeant à Washington. La mer des Antilles, ouverte au commerce de toutes les nations, sera plus hermétiquement fermée à l'entrée de navires de guerre européens, que ne l'est le détroit des Dardanelles à tous vaisseaux armés, autres que ceux de celui qui en tient aujourd'hui la clef, qu'il va perdre demain... La doctrine Monroe est plus foudroyante que les plus gros canons du Bosphore.

Le consolant spectacle auquel nous assistons, que celui de tant de despotismes séculaires triturés et volant en poussière impondérable, au souffle des trompettes embouchées par les Béranger, les Victor Hugo... et les choristes qui les secondent!

Nous avons la promulgation de l'Évangile religieux depuis près de dix-neuf cents ans. Hélas! il n'a formé que bien peu d'hommes méritoires, au dire de Massillon sur le petit nombre des élus.

Notre Évangile politique n'est clairement coordonné et glorieusement proclamé que depuis le 4 juillet 1775. Jefferson, le prince du Cénacle, Washington, le plus pur des patriotes, et les trente-huit autres signataires de la Déclaration d'Indépendance, sont les saints apôtres prédestinés à régénérer le monde. Inspirés par l'esprit sain et pratique de leur âge, ils déclarent qu'ils ont dévoué leurs biens, leur vie et leur honneur sacré à la plus juste des causes. Encore un siècle, et leurs fidèles seront plus nombreux que ne le sont aujourd'hui ceux de Boudha, de Mahomet, de Pierre, de Photius, de Luther et de Calvin tous ensemble.

Ils ont intronisé l'Église triomphante sur la terre. Ils ont planté l'arbre de la Liberté dans l'étroite lisière de treize faibles colonies, et déjà l'ombre de cet arbre s'étend sur le globe entier. Il a poussé ses racines partout où trône un despotisme quel qu'il soit, prêts à sourdre pour le renverser, dès qu'il est assez insensé pour s'opposer au libre examen, à la libre discussion.

Ils ont fondé la plus grande, la plus impériable des puissances. Elle durera jusqu'à la consommation des siècles...

Avec la conscience de sa toute-puissance d'attraction, elle ne sait qu'aimer et faire le bien. Le monde

entier lui en rend témoignage, et son influence devient prépondérante. C'est un de ses enfants qui est l'ambassadeur choisi par ce *Fils du Ciel* dont les prédécesseurs ont régné depuis plus de quatre mille ans sur un quart du genre humain. C'est à l'un de ses employés subordonnés que le Sultan rend des honneurs exceptionnels, qu'il ne peut refuser à la grande République après les avoir accordés à plus petit qu'elle. Le plus puissant des potentats de l'Europe, chef absolu de l'Etat et de l'Église, la reconnaît pour l'institutrice éclairée des peuples et des rois, quand, à son exemple, il émancipe les serfs de son empire. Encore un mouvement de la grâce, encore un conseil de son meilleur allié, et il restituera, aux hommes qu'il maîtrise, leurs droits naturels, en faisant, de soixante millions de sujets, soixante millions de citoyens. Le second en puissance des despotes de l'Europe en est aujourd'hui le plus humilié, parce qu'après avoir, sous de faux prétextes, cherché à installer la monarchie et les maux qu'elle enfante sur le territoire libéré de l'Amérique, la puissance protectrice de tout ce continent où fut "jetée la semence féconde qui fera du nouveau monde le vrai berceau du genre humain", lui a scufflé l'ordre de battre... en retraite.

Je vous le demande, que seraient devenus les Carey, les Lee, les Stuarts, s'ils étaient demeurés sur le sol natal, l'un des plus naturellement fertiles qu'il y ait au monde, mais que stérilise et affame l'Upas aristocratique qui l'exploite. Je suppose que leurs talents hors ligne ne les eussent pas fait expédier, par des Mansfield, des Ellenborough, et autres Jeffreys modernes, à Botany Bay; ils seraient tout au plus devenus des *cottagers*, abrités sous un chaume leur appartenant en propre. Oh! que d'extase alors sur la perfection des institutions britanniques, qui permettent qu'une fois sur mille un prolétaire devienne un petit propriétaire!

Ils ont eu l'énergie de s'écrier: *Ubi libertas ubi patria!* et ils ont vogué vers l'Amérique. Peu d'années après leur arrivée, ils s'y donnent des palais de marbre, de vastes bibliothèques assidûment fréquentées, des galeries réunissant des chefs-d'œuvre artistiques de toutes les écoles, facilement ouvertes à tout visiteur honnête. Et au milieu de ces trésors, ce que l'on voit de plus admirable, c'est le maître au cœur d'or, que le succès n'a pas enorgueilli, que le luxe n'a point endurci, qui aime les pauvres comme il a dû souhaiter être aimé quand il était lui-même un jeune homme sans fortune. Tous gardent pour leur usage partie de leurs biens; mais de leur vivant, en dons volontaires, ils en consacrent la plus large portion à fonder des bibliothèques publiques, des musées d'histoire naturelle, des académies de Beaux-Arts, à envoyer des expéditions scientifiques vers les glaces du pôle et sous les feux de l'équateur, à établir des hôpitaux et des refuges pour toutes les misères. Ils veulent avant tout la liberté, l'égalité, la justice, le respect mutuel entre tous les hommes probes. Ils veulent que leur pays d'adoption soit à jamais le sanctuaire où les victimes de toute oppression trouvent un asile inviolable et un accueil bienveillant. Ils aident surtout à la fondation de journaux, et leur presse est la plus répandue qu'il y ait au monde. Ils savent que la faim, mauvaise conseillère, est presque toujours un fruit de l'ignorance, de la paresse et du vice. Ils savent aussi qu'éclairer l'intelligence, c'est faire aimer le travail et la vertu, qui feront cesser la pauvreté.

Vous et moi et notre école ne demandons qu'une seule et même justice pour tous: la liberté pour chacun de dire ce qu'il pense, persuadés que la mauvaise parole restera stérile et flétrie, et que la bonne parole sera la souveraine honorée du monde entier. Vous et moi, nous sommes des conspirateurs flagrants et constants... Nous sommes les révolutionnaires d'un âge philosophique, qui tout en reconnaissant que le poignard d'Aristogiton est sorti glorieux et sans tache de la poitrine du Tyran, à une époque où il n'y avait pas d'autres moyens de rendre Athènes à la liberté, disons que le même moyen dans le dix-neuvième siècle est une iniquité insensée, et que celui qui s'en rend coupable doit être enfermé à vie dans les asiles ouverts aux maniaques. Nous sommes des révolutionnaires qui affirmons sur l'honneur que nous aimons la paix, la liberté, la prospérité de notre bien-aimée patrie, et que, ces avantages, elle ne peut les trouver que par son annexion aux États-Unis...

Je suis forcé de m'interrompre ici, et de remettre la dernière partie de cette lettre à la semaine prochaine.

Tout ce qui précède a été évidemment dicté, car on n'y reconnaît pas la petite écriture si caractéristique et si soignée de l'illustre vieillard. Mais tout le reste de la lettre — que je donnerai dans mon prochain article — est écrit de sa main, et beaucoup plus curieux à lire. C'est en feuilletant ces pages qu'on s'aperçoit de ce qu'il en a coulé de l'eau dans le Saint-Laurent depuis qu'elles sont écrites!

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

A TRAVERS LE VIEUX PARIS



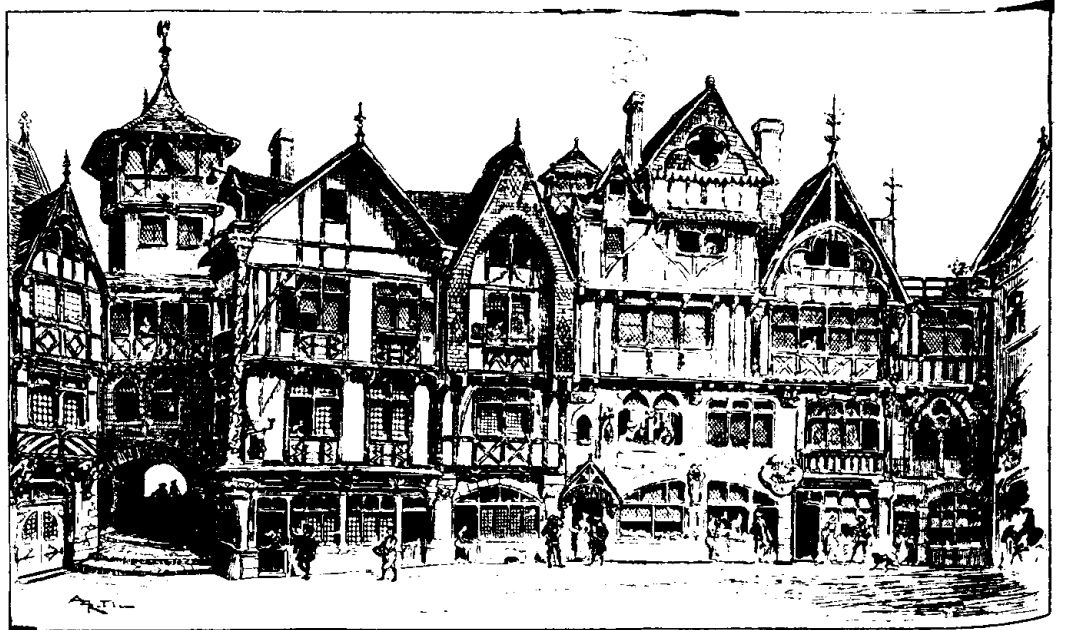
LE VIEUX PARIS : RUE DES VIEILLES-ÉCOLES

Quand nous nous reportons aux plus fameuses scènes de l'histoire de France qui se sont déroulées dans le cadre du Paris d'autrefois, c'est pour nous un malaise et un regret de ne pouvoir parvenir à les évoquer dans leur décor exact. Si brillantes et si précises que soient les descriptions des écrivains, elles n'équivalent jamais à la réalité. C'est la réalité du vieux Paris que vont avoir sous les yeux les visiteurs à l'Exposition de 1900. Quel plaisir de délicats, et quelle émotion ce sera pour eux de vivre quelques instants de la vie qui fut celle de nos aïeux !

Que ne donnerions-nous pas pour revivre quelques heures dans le Paris que connurent nos aïeux, dans ses rues grouillantes de monde, au milieu de ce décor pittoresque dont les vestiges parvenus jusqu'à nous suffisent à nous donner l'admiration et le regret ? Tel est en effet le charme incomparable des villes qui ont derrière elles un long passé d'histoire. Elles ont vécu. Elles ont une âme. Des générations, en se succédant, y ont laissé leur empreinte. Et en face des vieux hôtels, des murs antiques, témoins d'époques disparues, nous évoquons des images qui ont la poésie des âges abolis.

Il subsiste encore des morceaux précieux du Paris d'autrefois, et presque chaque siècle est représenté par quelque monument significatif. Mais la vie moderne, toujours plus envahissante, étouffe par son voisinage ces débris du passé qui survivent dispersés à travers la ville neuve ; un coquet hôtel Renaissance est écrasé entre les sept étages des maisons voisines, nos cathédrales sont gênées par les façades administratives qui s'alignent à leur pied. L'impossibilité de retrouver un décor d'ensemble, un cadre complet où replacer notre souvenir est une entrave à l'imagination : un pan de mur ciselé apparaît entre les affiches, une tourelle se perd entre les cheminées, et c'est tout. Si, par hasard, quelque ruelle étroite et sombre est

demeurée presque intacte, le temps ici, rongant les façades, assombrissant les peintures, a déformé la réalité : ce n'est plus un coin du vieux Paris, mais d'un Paris vieilli, fané et usé où nous cherchons vainement le décor que nous retrouvons fidèlement repro-



LE VIEUX PARIS : RUE DES VIEILLES ÉCOLES

duit par les estampes et les miniatures anciennes.

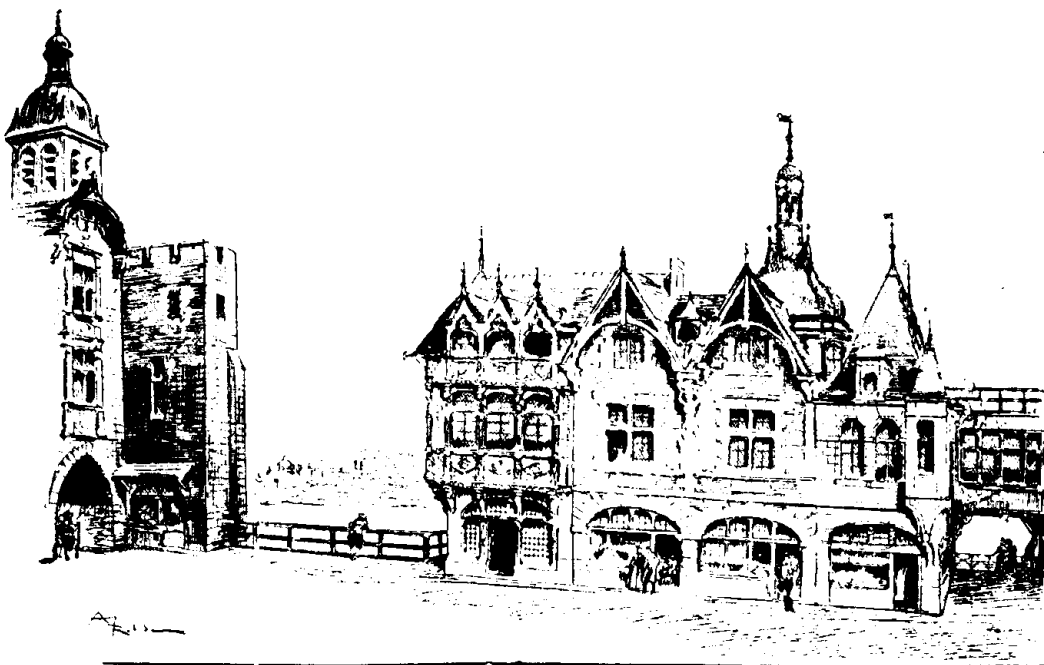
Or, ce rêve que nous faisons de retrouver tel qu'il fut le Paris de jadis, voici que par une sorte de prodige, il se réalise. Quel sorcier, qu'on eût jadis soupçonné de complicité avec le diable, a accompli cette

merveille ? Tous peuvent maintenant se promener dans la vieille cité, réédifiée par enchantement sur les rives de la Seine. Ce vieux Paris intact, aux lignes robustes et aux couleurs éclatantes, n'est pas l'une des moindres surprises des visiteurs de la grande Exposition.

Entre les grands arbres du quai et la Seine, surgit du lit même du fleuve la silhouette étrange et capricieuse de toute une vieille petite ville qui ressuscite. C'est un fouillis pittoresque de reliefs et de couleurs, de tours, de terrasses à créneaux, de logettes penchées sur l'eau, de pignons sculptés et bariolés qui s'alignent au long de véritables rues et de quais entiers : ce décor complet est isolé des contacts déplaisants entre deux barrières de verdure et d'eau. Et voici qu'en approchant on voit le décor s'animer ; sur cette tour brillent des casques et des hallebardes ; aux fenêtres, des chapeaux rouges et bleus apparaissent ; des musiques glissent sur l'eau ; par instants on aperçoit un cortège qui se déroule en bel ordre. Tout un peuple vit dans ce Vieux Paris. Bien mieux : peuples de plusieurs époques y sont réunis, sans se soucier de la distance des temps. Car si des hallebardiers "très Moyen âge" veillent au haut de cette tour, voici une galerie où apparaissent derrière les petits carreaux des perruques poudrées du plus pur XVII^e siècle. Tous les siècles voisinent dans cette cité hospi-

talière. Prêtons-nous donc au charme de cette évocation lointaine ! Oublions notre costume et notre vie de 1900 ! Nous sommes des gens du XV^e siècle, et nous entrons dans notre bonne ville de Paris.

Derrière ce pont-levis, une porte rébarbative nous reçoit sous ses guichets garnis de herses : c'est l'entrée peu rassurante sur le domaine de l'Université : cette porte Saint-Michel défend les quarante-deux collèges, la Sorbonne et les innombrables ecclésiastiques campés sur la rive gauche de la Seine. Puisque les gens d'armes de la prévôté et aussi ce sergent de l'officialité, tout noir, la baguette blanche en main, nous laissent passer sans encombre, profitons de leur bonne grâce pour grimper jusqu'à cette terrasse du troisième étage, où la bannière rouge et bleue de Paris, gardée par deux officiers au pourpoint pareillement bigarré, claque au vent du fleuve. D'ici, tout un quartier nous apparaît, un morceau de ce Paris de Philippe le Bel qui semblait, dit un chroniqueur, "un grand navire de pierre enfoncé dans la vase et échoué au fil du fleuve." Des clochers, des tours surtout, le Louvre, le Châtelet, la Tour de Nesle, dominant un entassement de maisons basses, aux solives sculptées, aux vitres flamboyantes surplombant d'étage en étage le "tricot inextricable" des ruelles tortueuses ; de loin en loin, les toits anguleux, les étroits pignons de maisons "marchandes" sont coupés par la ligne pesante d'un hôtel seigneurial, flanqué de tourelles à meurtrières, toutes ses fenêtres ouvertes sur une cour intérieure et bien défendue ; ici et là, une tour déjà moussue, un



LE VIEUX PARIS : PONT-AU-CHANGE (COTÉ GAUCHE)

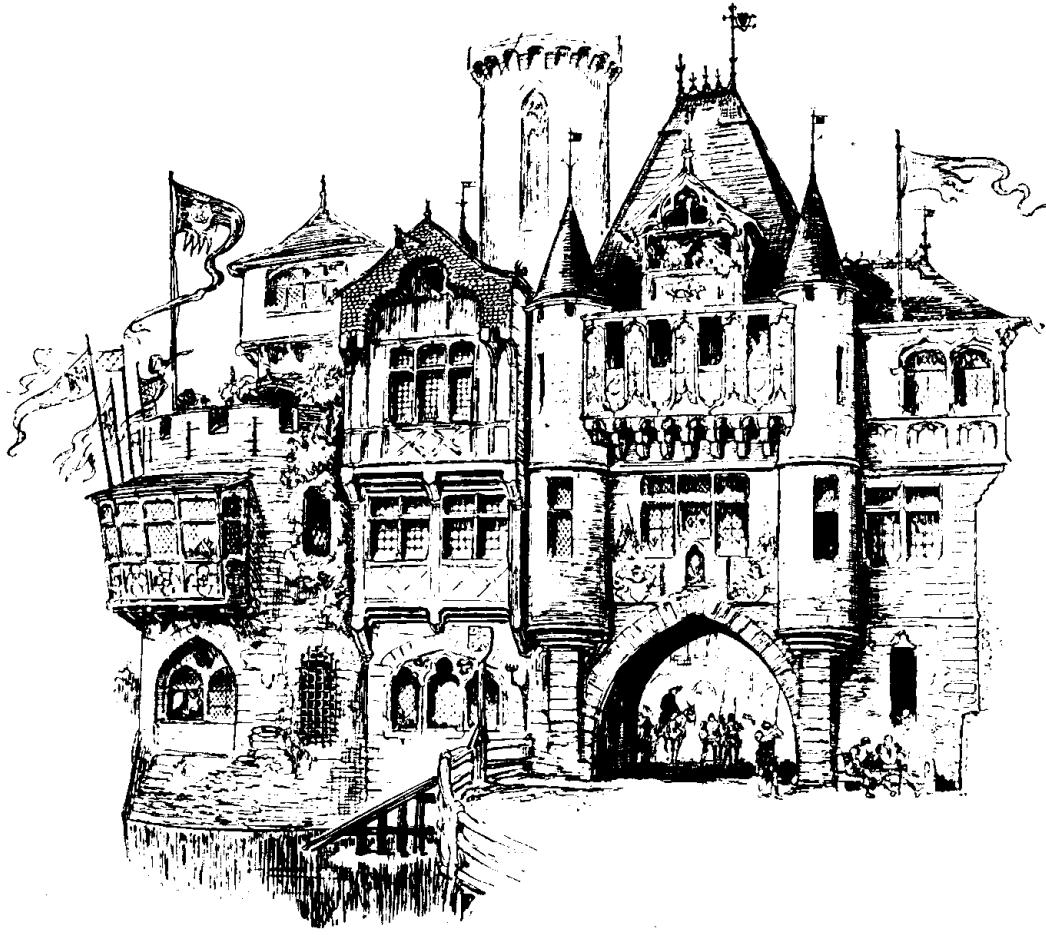
pan de mur colossal qu'on laisse crouler rappelle l'enceinte abandonnée de Philippe Auguste.

Du cabaret du Pré-aux-Clercs, au bord de la Seine, partent des clameurs joyeuses et un bruit de pots d'étain accompagne le battoir des blanchisseuses. Seulement tout près du Pré-aux-Clercs, sur une tourrelle que gardent des soldats rouges, tourne sans repos la plate-forme d'un pilori où grimace un condamné ; et, à côté du pilori, se dresse une de ces "justices"—échelle, potence et crochet—qu'une autorité prévoyante installe à tous les carrefours, pour pendre sans retard et sans déplacement.

La sombre porte du Châtelet nous paraît peu rassurante en ce voisinage ; et, bonnet sur l'oreille, crécelle et grelots au poing, les étudiants ont beau mener la ronde autour du pilori, nous échappons mal à une impression pénible. Voici justement cette "Maison-aux-piliers," appuyée

sur trois cintres massifs qui fut le premier Hôtel de Ville : c'est de cette fenêtre du milieu, qu'Etienne Marcel parlait à ses marchands ; sur la place on se massacrait après ses discours. Dans la Maison-aux-piliers, il y a une chapelle à côté de la salle de la prévôté, mais au-dessus de la chapelle est aussi un arsenal, plus fréquenté, où ces grands arquebustiers en justaucorps de daim qui nous bousculaient tout à l'heure vont, aux émeutes hebdomadaires, chercher des munitions contre le parti au pouvoir.

Près de la Maison-aux-piliers, voici la demeure de Nicolas Flamel, ce philanthrope alchimiste qui ayant, dit-on, fabriqué de l'or, le distribua en aumônes ; mais nous nous rappelons à propos que le peuple voulut le massacrer, pour sa sorcellerie.



LE VIEUX PARIS : ENTRÉE PRINCIPALE : LA PORTE SAINT-MICHEL

Décidément voilà de sombres souvenirs : hâtons-nous donc vers le Pont-au-Change ; mais sur la route des chants graves nous arrêtent.

Nous sommes devant une église singulière, dont le portail gothique, très orné, est couronné par les poutres grossières d'un pignon bourgeois ; un Saint-Genest en pierre taillée, vêtu comme les ménétriers du XIVe siècle et jouant de la viole nous explique cet hymne liturgique que psalmodient à l'intérieur les chanteurs de Saint-Gervais. Nous sommes à Saint-Julien-des-Ménétriers, église corporative, hôpital et asile que les "jongleurs, jongleresses, ménestrels et joyeux confrères" ont édifiée pour y célébrer leurs fêtes et y recevoir leurs confrères de l'étranger. Ce sont gens d'importance que ces musiciens ambulants, dont nous rencontrons tout à l'heure une troupe grinçant et soufflant ; ils ont le privilège de jouer seuls aux noces et solennités publiques.

Les gais souvenirs qu'évoque leur corporation nous ramènent en humeur joyeuse, et oubliant les piloris, le Châtelet et la Tour de Nesle, nous suivons une troupe de bruyants "clercs de la Basoche" qui, l'écrioite au côté et une torche à la main, se précipitent vers le Palais de justice ; pourquoi cette torche en plein midi ? C'est un des nombreux privilèges de messieurs les clercs du parlement, constitués depuis Philippe le Bel en royaume de la Basoche.

Ils organisent chaque année une "montre" solennelle. En souvenir du jour où le roi de la Basoche amena à Henri II manquant de soldats, 6,000 hommes parfaitement équipés, le roi leur accorda ce double privilège de "couper trois chênes" dans les forêts royales, et de "passer et repasser par la ville, soit de nuit, soit de jour, avec des flambeaux allumés, pour assister aux aubades."

C'est mieux qu'une aubade, c'est une vraie représentation que les Basochiens vont nous offrir dans la grande salle de Saint-Louis, au Palais de justice. Voyez ce "grand degré" encombré de procureurs, de plaideurs et de marchands crieurs de bouiments ! Dans la grande salle, la voûte éclatante d'un bleu vif semé d'ors, est soutenue par sept énormes piliers : autour des quatre premiers, des boutiques étincelantes de verre et de clinquants ; autour des trois derniers, des bancs de chêne où s'installent plaideurs et procureurs.

Au long de la muraille, les statues des rois de France

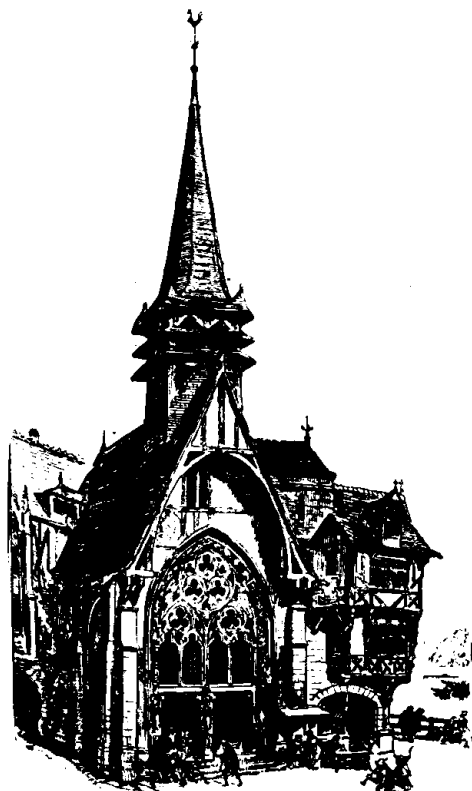
se dressent violemment enluminées : chaque statue tient le sceptre en main droite, haut vers le ciel si le roi fut aimé de son peuple, incliné plus ou moins vers la terre quand sa mémoire est maudite.

Au fond de la salle, c'est la fameuse "table de marbre" si longue, large et épaisse que jamais on ne vit "pareille tranche de marbre au monde" : sur cette table est plantée la charpente habillée de tapisseries qui sert de décor à toute représentation : mystères, farces, moralités ; et, devant la table, voici l'échelle raide et nue, par laquelle les acteurs ont seuls accès à la scène ; c'est là que se donnent les drames et comédies.

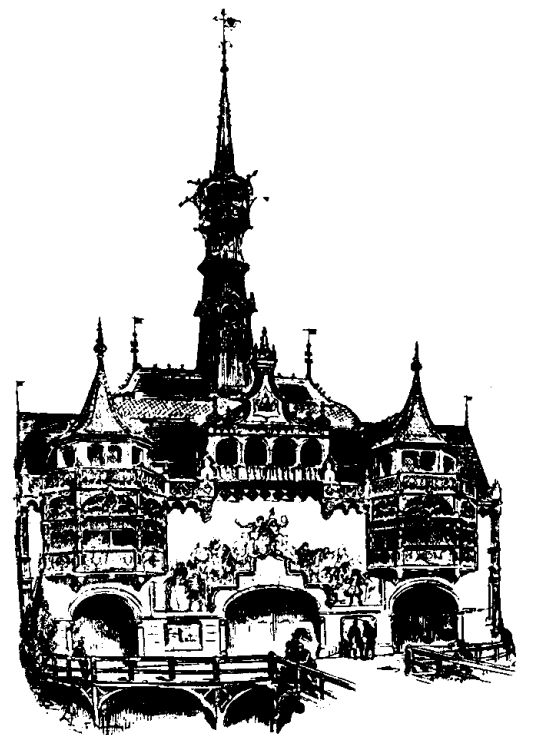
Aujourd'hui, au milieu de cette foule bruyante et gaie, nous oublions le nom même du vieux palais ; avec ses boutiques, l'incensant va-et-vient de Basochiens affairés, il est bien plutôt salle de spectacle et de plaisir populaire. Voulons-nous un théâtre d'un autre genre ? Retra-

versons cet amusant Pont-au-Change bordé de maisons et de boutiques qui, en place de numéro, portent chacune un oiseau différent peint sur leur portes, et hâtons nous vers ce grand théâtre installé au-dessus des Halles. Derrière une grille, le parterre, debout, regarde à la fois seigneurs et acteurs. C'est le public parisien, toujours le même, enthousiaste et gouailleur, et, là-haut, sur le tréteau au décor misérable, à la lueur dansante des chandelles, ce théâtre est déjà celui qu'illustre Molière.

Subitement le décor change. Nous avons sauté à pieds joints par-dessus deux siècles. Et nous nous trouvons, sans nous en plaindre, en plein XVIIIe siècle élégant, spirituel et galant. Seigneurs et bourgeois sont attablés sous les piliers des Halles ; sur le carreau du vieux marché, c'est un bal perpétuel ; les jolies marchandes de beurre et de marée dansent avec les officiers du roi. Voici un de ces cabarets qui s'a-



ÉGLISE SAINT-JULIEN-DES-MÉNÉTRIERS



FAÇADE DES BATIMENTS DE LA GRAND'COUR DE PARIS

LES CONSEILS DU MÉDECIN

SOUS LA DIRECTION DU DOCTEUR MONTROY

Adressez toute communication relative à cette colonne au Dr Montroy, LE MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

lignaient au bord de la Seine, au quai de Geuvres, ou s'étagaient vers la Courtille et où il était de mode d'aller goûter le "petit vin blanc de Ramponneau" en s'essayant à parler le langage poissard. Les plus grands seigneurs venaient aux Porcherons ou à Courtille; Marie-Antoinette y fut menée par le comte d'Artois et la reine se plaisait à raconter qu'elle ne s'était jamais tant divertie que dans la nuit du mardi gras, où elle avait été témoin de la "course" qui terminait le bal: farandole effrénée dans laquelle sept ou huit cents personnes couraient autour de la salle, chantant et criant.

Voici précisément le cortège du vieux carnaval qui défile devant les halles; le bœuf gras s'en va saluer messieurs du Parlement qui l'attendent en leurs robes rouges. Suivons-le par cette rue de la foire Saint-Laurent, où les bateleurs, escamoteurs et faiseurs de tours ont installé leur tonneau qu'ils roulent de place en place, à la fois tréteau et baraque.

Cette foire Saint-Laurent est, à ce commencement de l'été, dans sa brillante période: fondée par un ordre religieux, comme sa rivale la foire Saint-Germain, elle est un bazar immense, et sa "Redoute chinoise" offre aux promeneurs des escarpolettes, jeux de bagués "et autres divertissements étrangers." Mais la rue entière est ici exposition séduisante et luxueuse; le cadre pimpant des boutiques, les moindres échoppes décorées avec le goût précieux du règne de Louis XVI, les bouquetières aux paniers soyeux, les commis en gilet tabac d'Espagne maniant les éventails devant des dames à la haute coiffure poudrée qu'accompagnent les gentilshommes en culotte, mollets étoffés, souliers à boucles ciselées, forment un décor aimable qui retient. C'est ici, par excellence, le Vieux Paris du bibelot, de la femme et de l'art. C'est par cette rue de luxe qu'il faut terminer la traversée du Paris d'autrefois: c'est là que nous avons le regret du milieu charmant qui s'en va chaque jour. Mais, le dernier garde-française en nous ouvrant le dernier guichet nous rappelle à la réalité. Et nous nous consolons de contempler maintenant les étages sans grâce et la façade morne de notre rue, en songeant que bientôt celle-là aussi sera évoquée dans quelque Vieux Paris, pour l'étonnement, peut-être admiratif, des visiteurs de l'an 2000.

MONDANITÉS

Lundi matin a eu lieu, à l'église Saint-Joseph de Montréal, le mariage de M. Cyrille Lachapelle, marchand-épiciier, d'Hochelega, avec Mlle Georgiana Archambault, de la paroisse de Saint-Lin.

Mlle Archambault est une figure bien connue à Saint-Joseph où elle a été mêlée pendant plusieurs années à toutes les bonnes œuvres paroissiales. Elle a été longtemps présidente de la Congrégation des Enfants de Marie et directrice de l'Œuvre des Enfants Pauvres et a donné un concours intelligent et dévoué à toutes les entreprises charitables. Aussi, Monsieur le curé de Saint-Joseph, quoiqu'elle n'appartienne pas actuellement à sa paroisse, lui offrit avec l'agrément du curé de Saint-Lin, de bénir son mariage dans sa propre église, voulant par là reconnaître ses services de zèle et de dévouement.

Ce mariage a été célébré avec beaucoup de solennité, au milieu d'un nombreux concours d'amis venus pour présenter aux populaires époux leurs vœux de bonheur.

Le baiser que j'ai pris sur ta bouche vermeille
En me rendant heureux te laisse ta beauté:
Rose aimable, je suis l'abeille;
Mon bonheur ne t'a rien coûté.

—Quel sort ont les amants! Entre eux
La peine, la joie est commune:

Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur, deux âmes au lieu d'une
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs désirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs.

GABRIEL LEGOUVÉ.

LA CONTAGION

Nous vivons au milieu des microbes, et ceux-ci se multiplient non seulement dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, sur les objets que nous touchons, mais aussi dans notre bouche, dans notre estomac, dans nos intestins, sur notre peau.

Ceux qui sont les hôtes habituels de notre tube digestif demeurent inoffensifs jusqu'au jour où ils prennent une revanche terrible en secondant d'autres germes venus du dehors.

Par l'air et par l'eau, nous pouvons introduire dans notre organisme des microbes redoutables, tels que le bacille de la tuberculose ou de la consommation, le bacille de la fièvre typhoïde, le bacille du choléra, etc.

Par les linges, par les vêtements, par les livres, par les journaux même, nous nous exposons à contracter de graves maladies, comme la fièvre typhoïde et la tuberculose ou consommation entre autres, mais c'est surtout chez les enfants que cette contagion par les objets, tels que joujoux, papiers, linges et vêtements, existe d'une manière bien évidente et sert à propager la rougeole, la scarlatine, la diphtérie, ces maladies meurtrières qui ruinent tant d'espérances, qui brisent tant d'affections.

Mais, me direz-vous, comment cela se fait-il que ces germes puissent s'introduire en nous sans provoquer des désordres profonds, des lésions mortelles? Question de terrain, amis lecteurs. Vous semez un grain de blé en bonne terre, il germera sans aucun doute, parce que son milieu lui est favorable; semez ce même grain de blé dans du sel, il ne produira pas parce qu'il n'est pas dans un milieu propice. Il en est ainsi de l'organisme et du microbe.

Si votre constitution est mauvaise, si vous avez fait des excès, si vous avez eu du surmenage, si vous êtes dans des conditions non hygiéniques, prenez garde, car le microbe trouvera chez vous un milieu des plus favorables à son développement.

Mais si votre santé est robuste, si votre sang est riche et pur, si vos organes fonctionnent régulièrement, si vos habitudes sont bonnes, si vous suivez les principaux enseignements de l'hygiène, ne craignez rien, mais restez toujours sur la défensive! Il suffit d'un instant de repos, d'un moment de négligence, pour que l'ennemi trouve le moyen de pénétrer dans votre organisme et de s'y multiplier.

Si, malgré toutes les précautions prises, le microbe parvient à se loger dans nos tissus, il lui faudra vaincre ce protecteur, ce défenseur de notre organisme, qu'est le globule blanc du sang. Entre ces deux ennemis s'engage une lutte terrible, et là, comme autour de nous, la victoire reste au plus fort.

Le globule blanc, qu'on appelle *phagocyte*, va au-devant du microbe envahisseur et cherche à l'entourer d'une substance spéciale pour le manger, pour le digérer. Il arrive malheureusement, dans ces organismes minés par le travail ou les maladies, que le globule blanc ne possède guère ce pouvoir d'absorber le microbe; la volonté se manifeste bien, mais la force manque. Dans ces cas, les germes sont bientôt maîtres du champ de bataille, et s'en vont, soit par eux-mêmes, soit par le poison qu'ils secrètent, infecter tous les organes et détruire toutes les cellules vitales.

Nous pouvons éloigner de nous ces causes nombreuses de contagion; nos devoirs envers Dieu, envers la société, envers l'État, envers la famille, et envers nous-mêmes, tout nous oblige à mettre en pratique les préceptes de l'hygiène, nous souvenant toujours de cette règle de justice, que l'intérêt public surpasse l'intérêt privé, c'est-à-dire que nous devons nous soumettre à toutes les lois qui sont dictées dans le but de sauvegarder la santé de tous.

Les maladies contagieuses sont la cause de la plupart de nos mortalités, surtout chez les enfants. Unissons donc nos efforts, et ensemble, travaillons à vulgariser ces enseignements précieux qui peuvent protéger notre corps contre ces nombreux dangers de contagion.

Dans ce but nous entreprendrons une série d'articles sur des sujets éminemment pratiques, tels que l'air, l'eau, le régime alimentaire, l'habitation, les vêtements, les amusements et le repos.

DR MONTROY.

Questions.—10. Le bouillon est-il véritablement nourrissant? —Mme JEANNE.

20. Comment faire un bon cataplasme? —UNE GARDE-MALADE.

Réponses.—Le bouillon n'est pas un aliment qui convient à toutes les maladies et ne possède pas la valeur nutritive qu'on lui attribue. Dans certains cas, il peut même causer des dérangements d'estomac et provoquer une forte diarrhée. Il ne nourrit pas, parce qu'il lui manque deux substances nécessaires à notre alimentation: l'albumine et le sucre. Il est reconnu, cependant, que le bouillon de bœuf est un stimulant, un excitant des fonctions digestives, et, à ce titre, il rend réellement service chez certaines personnes.

—Il y a le cataplasme camphré et le cataplasme sinapisé. Le premier se fait de cette manière: dans votre casserole, vous mettez de la farine de lin (la quantité est laissée à votre choix) et vous ajoutez de l'eau bouillante, tout en agitant la farine de lin jusqu'à ce qu'elle forme comme une bouillie épaisse. Avec du camphre en poudre, vous saupoudrez ce cataplasme, après l'avoir étendu sur un linge.

Le cataplasme sinapisé se fait de la même manière, seulement vous mêlez la farine de moutarde avec la farine de lin, pendant que vous verses l'eau bouillante dessus. Vous mettez une cuillerée de moutarde pour 3 ou 5 cuillerées de farine de lin.

RECETTES MÉDICALES

Le traitement du hoquet.—On connaît le procédé découvert par un de nos savants physiologistes, M. Laborde, pour ramener à la vie les asphyxiés, et particulièrement les asphyxiés par submersion. Ce procédé, rappelons-le, consiste simplement à saisir le bout de la langue, et à opérer sur cet organe des mouvements rythmés de traction, pas trop rapides. Par ce moyen, employé avec patience, le plus souvent pendant dix ou quinze minutes seulement, mais qui parfois ne produit son effet qu'après deux et même trois heures, on a vu des noyés, que l'on pouvait considérer comme morts, revenir à la vie. Le même procédé est d'ailleurs également actif pour rappeler à l'existence des nouveau-nés arrivant au monde en état de mort apparente.

Le mécanisme de ce rappel de la fonction respiratoire peut s'expliquer par l'excitation, par les mouvements de la base de la langue et du larynx, des nerfs qui passent dans cette région et qui commandent la contraction du diaphragme.

Mais si, dans l'asphyxie, il s'agit de rappeler les contractions du diaphragme, dans le hoquet, dû à des contractions spasmodiques de ce même diaphragme, l'indication serait au contraire d'arrêter, d'annihiler cette excitabilité.

M. Laborde a trouvé qu'on obtenait ce résultat, non plus en opérant des tractions rythmées de la langue, mais en opérant une traction unique de cet organe, que l'on maintient quelques secondes hors de la bouche.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

L'HOROSCOPE

Les deux sœurs étaient là, les bras et trelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatigués,
Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés,
Sur un coin de haillon, les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîche comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

"La vie, hélas! sera pour toi bien douloureuse,"
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda: "Du moins m'aimera-t-elle?"
—Oui.—Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse.

"Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur,"
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda: "Moi, du moins, l'aimera-t-elle?"
—Oui.—Que me disiez-vous? J'aurai trop de bonheur.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA CLOCHE

LES MÉLANCOLIES DU PASSÉ

Au mariage heureux et le plus désiré de deux cœurs bien unis d'avance, quel que soit le ravissement, la jeune femme pourtant trouve un grand changement d'habitudes. Lui, il est occupé de devoirs journaliers, et souvent obligé de s'absenter longtemps. Le jour dure; elle attend, va, vient dans la maison, regarde à la fenêtre. Une autre maison lui revient qu'elle avait un peu oubliée, une famille souvent nombreuse, des frères et sœurs de son âge ou petits, tout ce nid gazouillant. Ce monde en mouvement, bruyant et parfois importun, c'était la vie pourtant, une jeune vie, une comédie perpétuelle. Et lorsque tout cela bien propre, habillé, soigné par elle avec sa mère, s'en allait un dimanche d'été à la messe, c'était une sorte de fête. Toute la grande assemblée de la paroisse en ses plus beaux habits qu'un œil curieux parcourait, ses fleurs et les costumes, les chants (incompréhensibles, qu'on est autant dispensé d'écouter), tout ce brouhaha amusait. Rien au fond, ou bien peu de choses; mais enfin une foule, des hommes, des femmes et des enfants. Voir la figure humaine c'est un besoin.

Tout cela le dimanche revient, et dans les insomnies. Le matin vient enfin. Elle sort pour respirer ou pour les besoins du ménage. Elle est heureuse de trouver la fraîcheur. La grande ville est gaie déjà, toute arrosée; les marchés pleins de fleurs, de toutes choses bonnes à la vie. C'est comme de riches corbeilles, comblées des dons de la nature. A travers ces fleurs et ces fruits, elle marche rêveuse, pleine de douces émotions, de Dieu, du pur désir d'aller droit dans la vie. La nuit s'est envolée et tous les mauvais songes.

Cependant au marché, l'église est ouverte déjà. Qu'elle est belle à cette heure, bien éclairée, auguste, dans sa solitude lumineuse! Le banc de famille où elle s'assit toute petite et tant d'années, elle le voit. Pour le regarder? non; cela lui ferait trop de peine. N'en parlons pas, sortons. Que l'air est pur et frais dehors!

Tout est fait de bonne heure, le ménage, le déjeuner. Il est parti. Elle reste dans sa chambrette solitaire. Elle coud à la fenêtre. Le quartier est paisible, écarté. Rien dans la rue. Elle coud, et sa pensée voltige; un doux souvenir d'un soir, ce marché du matin, l'église, occupent tour à tour son esprit. L'oreille par moments lui en tinte... Un bruit vague, léger, lointain, doux, est venu... Erreur peut-être? Rien? Le vent a pu changer, emporter l'onde sonore... Mais non, le bruit revient. Oui, c'est bien une cloche, de son connu, toute semblable à celle de la paroisse où

elle est née. Et, ma foi, je crois, c'est la même. Elle sonna si souvent pour nous, trop souvent! Tant de morts aimés reviennent, et tous les souvenirs. Puissante évocation!... La chambre en est remplie; aux murs et aux plafonds se tracent tous les événements domestiques. Elle est mêlée, la cloche, à tout cela. Et elle y a pris part, en a été émue, vibrant de joie, de deuil. Elle est de la famille... Ah! que le cœur se gonfle! De grosses larmes pesent, et vont sortir des yeux. Elle veut se contenir. Il s'en apercevra, cela lui fera de la peine. Mais elle a beau faire, tout échappe. Et longtemps même après, quand il rentre, voyant les yeux baissés, humides, qu'on voudrait dérober, le voilà inquiet, attendri et pressant. Mais là, c'est un torrent. Elle est noyée de pleurs. Elle se cache enfin dans son sein et s'excuse: "Je suis bien faible, ami! Que veux-tu? La cloche me disait tant de chose!... Ah! Je n'ai pas pu résister!"

J. MICHELET.

LES JAPONAISES

M. Octave Uzanne recitait, au cours d'une curieuse étude dans la *Revue Hebdomadaire*, beaucoup des idées fausses qui règnent chez nous sur le Japon et les Japonaises.

"La Japonaise, dit-il, à de très-rare exceptions près, n'est pas véritablement jolie; on peut s'en faire une idée par les figures des kakémonos, des gravures, des dessins ou des paravents, ainsi que par les poupées et divers masques ou statuettes; toutes ces figures traduisent fidèlement le type de la race. Les plus grands maîtres du Nippon furent d'implacables réalistes et les interprétations d'Outamaro et d'Hokusai, quoique très synthétiques, ne laissent rien à désirer au point de vue de la vérité des physionomies et du caractère spécifique.

Ce n'est guère qu'à Kioto, la ville morte, le Versailles de l'Extrême-Orient, qu'on pourrait encore trouver d'agréables minois, d'accortes personnes; là, les femmes se recommandent par un ovale plus régulier, un nez presque aquilin, des yeux expressifs, une bouche mieux dessinée et surtout mieux garnie. Partout ailleurs les dames que l'on rencontre présentent, en général, un visage fort vulgaire, une face bouffie et insignifiante comme celle des poupées, et la structure de leur corps ne rachète point ces imperfections de tête. Taille courte, poitrine déjetée, hanches étroites, épaules maigres, membres ronds aux gestes maniérés, on n'a guère d'autre signallement pour la plupart d'entre elles.

Le fard est d'un emploi général au Japon. Les personnes du meilleur monde se plaisent à recouvrir leur visage d'une épaisse couche de blanc, à noircir leurs sourcils, à rougir leur lèvres supérieure et à tatouer l'inférieure d'un cercle au milieu. Peu délicates et d'une coquetterie encore un tantinet sauvage, elles graissent d'huile d'olive leurs cheveux, ces crins noirs, chevalins, aussi durs que touffus, qu'on dresse chaque matin, en édifice imposant, à grand renfort d'épingles, de fleurs et de colifichets variés."

M. Octave Uzanne n'est pas, on le voit, aussi aimable que Pierre Loti pour les "petites Japonaises"; mais peut-être n'en est-il que plus exact?

A LA CUISINE

Pommes de terre frites avec des œufs.—Tranchez des pommes de terre bouillies froides et faites frire jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Avant de servir couvrez d'œufs battus.

Beignets d'oranges.—Epluchez des oranges, coupez-les en rouelles, faites-les mariner pendant une heure dans un peu de kirsch avec du sucre en poudre. Préparez une pâte à frire, plongez-y les rouelles d'orange et faites frire beignets de belle couleur dorée. Dressez sur une serviette, saupoudrez de sucre parfumé au citron. Servez chaud.

Jambon à la tomate.—Faites sauter à la poêle dans du saindoux des tranches de jambon coupées bien minces, puis mettez-les refroidir à l'eau vinaigrée. Faites un roux blond avec la graisse qui est dans la poêle, un peu de farine; mouillez avec de l'eau vinaigrée; ajoutez sel, poivre et une cuillerée de sauce tomate, faites-y réchauffer le jambon, servez bien chaud.

Pommes de terre viennoises.—Faites bouillir huit grosses patates, écrasez-les, mêlez à une cuillerée à thé de sel, une demi-cuillerée à thé de poivre, deux onces de beurre, les jaunes de trois œufs bien battus, une demi-tasse de crème et quatre onces de fromage râpé. Moulez ce mélange en boules de la grosseur d'un œuf et sur votre planche à pâte donnez à ces boules une forme allongée. Couvrez de blancs d'œufs et mettez brunir au four dans une casserole bien beurrée.

Homard rôti.—Prenez deux homards et faites-les cuire au court bouillon. Enlevez ensuite toute leur chair, en ayant soin de conserver une carapace aussi intacte que possible. Hachez cette chair très-fin, en ajoutant des fines herbes, trois cuillerées de bonne huile d'olive. Beurrez l'intérieur de la carapace qui est restée intacte, remplissez-la avec du hachis recouvert de chapelure et mettez au four pendant une demi-heure. Servez chaud, sur une couche de persil ou de laitue. Les petites pattes sont rangées autour du homard.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE CANADIENNE

Préservation des dorures contre les mouches.—Faites bouillir une demi-douzaine d'oignons dans un demi-litre d'eau. Avec cette décoction, badigeonnez, au moyen d'une brosse très douce, les cadres dorés, les pendules, les lustres, les girandoles, en un mot toutes les dorures à préserver du sans-gêne des diptères domestiques. Ces dorures aux petits oignons se conserveront longtemps.

Procédé pour nettoyer les cols en velours des vêtements d'hommes.—On prend une couenne de lard, avec laquelle on frotte le col; en employant le côté gras de la couenne.

Ce procédé semble un peu bizarre... graisser pour enlever la graisse? Pourtant l'obligeante abonnée qui me la communique, m'assure qu'elle l'emploie avec succès.

Lampes huileuses.—Il y a deux causes pour lesquelles les lampes sont quelquefois huileuses. L'huile se dilate dans une chambre chaude, et si vous avez rempli exactement votre réservoir, il s'en échappera un peu. La seconde cause et la plus commune c'est que la mèche est tenue trop haute lorsque la lampe n'est pas allumée, l'huile s'accumule au haut du brûleur et coule au dehors.

En remplissant vos lampes, veillez à ne pas les remplir jusqu'au bord et à laisser les mèches basses.

Pour nettoyer le marbre.—Quand on ne peut enlever en les lavant avec de l'eau simple, les taches faites à un marbre de table ou de cheminée; il existe un moyen bien simple de faire disparaître ces taches de provenance inconnue. On essuie d'abord le marbre pour enlever la poussière; au pinceau, on applique sur le marbre une bonne couche d'un mucilage épais de gomme arabique et on laisse sécher à l'air, au bout de quelque temps, la gomme s'écaille en séchant et s'effrite en emportant les souillures; on passe alors un peu d'eau claire, on essuie bien et on rend au marbre tout son brillant en le frottant avec une peau.

L'INDUSTRIE DU PAPIER AU CANADA



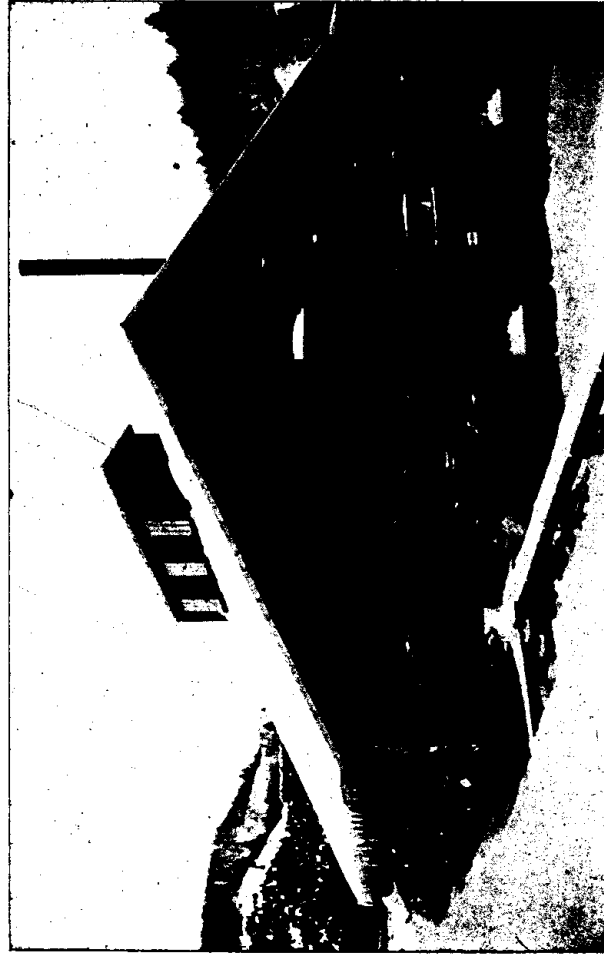
Deux des chutes de la rivière Chicoutimi



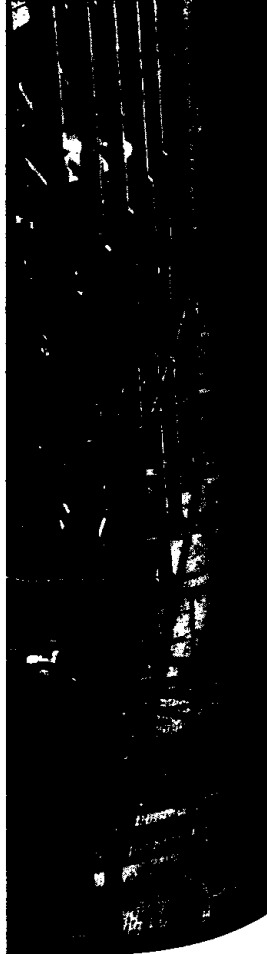
Les conduits qui fournissent le pouvoir d'eau



Moulin vu du côté est



Moulin ou le bois est préparé

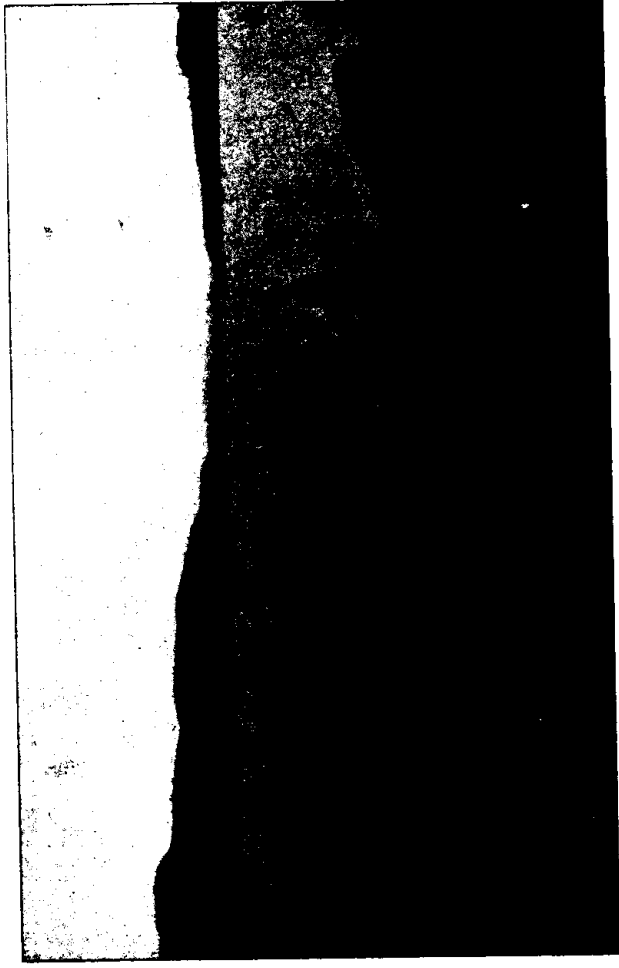




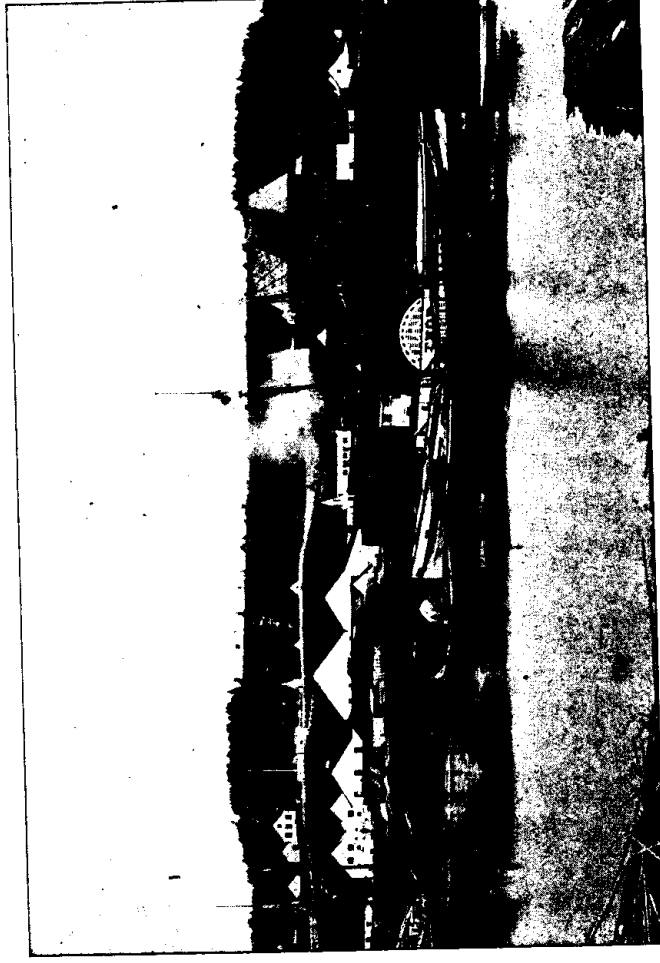
Intérieur du moulin de pulpe de Chicoutimi



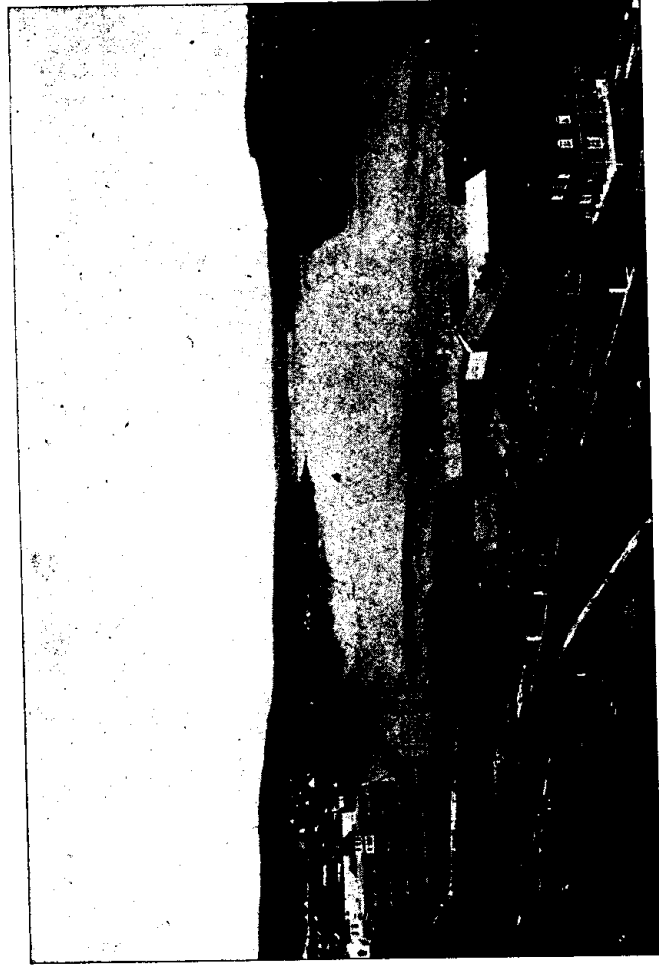
Ateliers de réparations



Le lac Kenogami, qui fournit le pouvoir d'eau



Vue générale des moulins et du pouvoir d'eau



La rivière Saguenay, en face de Chicoutimi

Les moulins de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi

Les quais de Chicoutimi, montrant les moulins Price

Notes Historiques

La justice à la fin du 17^e siècle

Dans un mémoire écrit en 1639 sur l'administration de la justice au Canada, on lit qu'il n'y a que les ordonnances enregistrées au Conseil Supérieur qui soient suivies. (*Archives du Canada. Cor. gén. vol. 10, pp. 593, 594*).

Le 10 mai 1691, M. de Champigny écrit au ministre : "La justice se rend avec toute l'équité possible, tant pour le civil que pour le criminel, sans longueur, ny procédures que le moins qu'on peut et bien souvent le Conseil tient l'après-midy ou des jours extraordinaires pour sortir les parties." (*Id, vol II, p. 465*). — D. GIROUARD.

* * * *

Reliques historiques

Voici l'explication des deux gravures que nous publions ci-contre :

Le tableau "L'Ange Gardien" est supposé être du maître français LeBrun.

L'Enfant Jésus a été donné il y a au delà de deux siècles, aux sauvages Montagnais, par Louis XIV, roi de France. Il est en parfait état de conservation.

Plus bas, dans la boîte, sont les fragments du cercueil en cèdre et du crâne du Rvd Père J.-Bte de la Brosse, dernier missionnaire jésuite inhumé sous les marches de cet autel en 1782. A côté du cercueil, se voient des chandeliers faits au couteau par les anciens Pères missionnaires, fondateurs de cette mission (1647).

Ces reliques historiques sont en la possession de M. le curé de Tadoussac.

* * * *

Les Iroquois de Caughnawaga

Outre les chrétiens Iroquois des divers cantons qui se sont fixés à Caughnawaga à différentes époques, la population de ce village s'est accrue d'un certain nombre de prisonniers de guerre faits, soit dans des expéditions particulières des Iroquois de Caughnawaga contre des tribus sauvages, telles que les Renards en 1728, les Chicachins en 1739, soit dans des expéditions auxquelles les gouverneurs français les conviaient, telle que celle de Deoffield en 1704. Les vieux registres de la mission de Caughnawaga mentionnent plusieurs baptêmes de sauvages étrangers, avec la note "pris à la guerre" et de blancs étrangers, baptisés par les anglais. Dans le dernier, malheureusement, les noms

de famille de ces blancs étrangers ne sont pas donnés. Cependant, je suis parvenu à trouver avec certitude plusieurs de ces noms de famille, par l'étude comparée des registres et de tout ce que j'ai pu recueillir de traditions de famille. C'est à l'introduction du sang blanc de captifs de la Nouvelle-Angleterre que les Iroquois de Caughnawaga doivent plusieurs des noms anglais qu'ils se donnent, comme les noms de Tarbell, Rice, Williams, Jacobs, Hill, Stacey, McGregor, etc.

Tous ces captifs, sauvages et blancs, subissaient l'influence du milieu où il étaient, quant à la religion, la langue et les coutumes. Ils devenaient catholiques et Iroquois, et mis à même de retourner dans leurs familles, lorsque leurs parents voulaient les réclamer, la plupart continuèrent le genre de vie auquel ils s'étaient habitués plutôt que de suivre leurs parents ; la foi catholique qu'il avaient embrassée n'était pas non plus la moindre des raisons qui les tenaient fixés au sol de Caughnawaga. D'ailleurs ces étrangers, une fois adoptés, étaient traités avec égard, le plus souvent ils faisaient partie de familles de chefs, et plusieurs d'entre eux furent élus comme chefs par la bande.

Aujourd'hui, à cause de ces mélanges, il n'y a pas une seule famille purement iroquoise à Caughnawaga, bien que chez presque toutes on ne parle guère qu'iroquois ; il n'y a qu'une couple d'individus qui se réclament Iroquois sans mélange de sang blanc. — L'abbé G. FORBET.

* * * *

Dollard et ses compagnons

C'est en 1660 qu'un jeune homme, Dollard des Ormeaux, se met à la tête de seize compagnons d'armes, et forme avec eux le généreux dessein d'aller à la rencontre d'un parti d'Iroquois, qui devait bientôt fondre sur Montréal, Trois-Rivières et Québec. Avant d'aller affronter courageusement la mort, tous ces jeunes braves s'approchent religieusement des sacrements, et en présence des Saints Autels s'engagent par un serment solennel à ne demander et à n'accepter aucun quartier, et à combattre jusqu'à leur dernier souffle de vie.

Trois cents Iroquois descendaient alors la rivière des Outaouais, pour rejoindre un autre parti de cinq cents aux îles du Richelieu, et fondre tous ensemble sur les Trois-Rivières et sur Québec.

Dollard les rencontre au pied du Long Sault (aujourd'hui Carillon,) sur la rivière des Outaouais, à huit ou dix lieues au-dessus de Montréal. Il y can-



RELIQUES HISTORIQUES. (VOIR NOTES)

tonne sa petite troupe, et y engage le combat contre ces trois cents ennemis, fortifiés par l'arrivée soudaine de cinq cents autres Iroquois du Richelieu. Ainsi assiégés par huit cents ennemis, les dix-sept braves Français se battent comme des lions, se défendent à coups de pistolet et d'épée, avec une ardeur de courage et d'intrépidité qui étonne ces barbares.

Il était cependant impossible qu'un si petit nombre de braves pût longtemps résister, et c'était une nécessité pour eux de tomber au milieu d'un si affreux carnage. Après huit jours de résistance, le brave Dollard reçut le coup mortel, mais la mort de ce héros, loin d'abattre le courage de ses compagnons, sembla les avoir rendus plus audacieux et plus intrépides. Chacun d'eux enviait une mort si glorieuse lorsque les Iroquois, renversant la porte du fort, y entrent en foule, et voient sur eux le petit nombre des Français qui restaient encore. L'épée d'une main, le couteau de l'autre, ces braves jeunes gens frappent de toutes parts avec une telle ardeur que l'ennemi perdit jusqu'à la pensée de faire des prisonniers, afin de se défaire au plus vite de ce petit nombre de combattants qui en mourant les menaçaient d'une destruction générale, s'ils ne se hâtaient de les exterminer.

Effrayés de cette résistance, les Iroquois se retirèrent au plus tôt, et toute la colonie fut sauvée.

Nous avons retrouvé, dans les minutes du greffe de Montréal, le testament de la plupart de ces braves, passé le 16 avril 1660. Une clause entre autres se lit comme suit : " Désirant aller en parti de guerre avec le Sieur Dollard, pour courir sur les Iroquois, et ne sachant comment il plaira à Dieu de disposer de ma personne dans ce voyage, j'institue, en cas de mort, un héritier universel de tous mes biens, à la charge de faire célébrer, dans la paroisse Ville-Marie, quatre grand-messes et d'autres pour le repos de mon âme."

Compagnons de Dollard des Ormeaux : Jacques Brassier, âgé de 25 ans ; Jean Tavernier dit La Hoche-tière, 28 ans ; Nicolas Tillemont, 25 ans ; Laurent Hébert dit Larivière, 27 ans ; Alonie DeLestres, 31 ans ; Nicolas Josselin, 25 ans ; Robert Jurée, 24 ans ; Jacques Boisseau, 23 ans ; Louis Martin, 21 ans ; Christophe Augier dit Desjardins, 26 ans ; Etienne Robin dit Desforgés, 27 ans ; Jean Valets, 27 ans ; Etienne Doussin, sieur de Sainte-Cécile, 30 ans ; Jean Lecompte, 26 ans ; Simon Guenet, 25 ans ; François Cusson dit Pilote, 24 ans.

Nicolas Duval, Mathurin Soulard et Blaise Juillet avaient péri dès le début de l'expédition le 19 avril 1660. — Mgr CYPRIEN TANGUAY.



RELIQUES HISTORIQUES. (VOIR NOTES)

PAGES CANADIENNES

QUÉBEC ET MONTRÉAL

Le cinq novembre 1866, le public charitable de Montréal était convié à une soirée musicale et littéraire organisée au profit des 18,000 incendiés de Québec. Les RR. PP. Jésuites avaient généreusement prêté leur magnifique salle académique au comité d'organisation, et S. G. Morseigneur de Montréal avait daigné honorer l'œuvre de son patronage. Tout ce que la ville renferme de distingué assista à cette fête de la charité. La salle était comble.

La partie musicale de la soirée comprit l'exécution par 150 artistes-amateurs du chef-d'œuvre de Félix David, "le Désert"; Messieurs Hector Fabre et Joseph Royal firent chacun une courte conférence littéraire.

De la conférence de M. Fabre, nous avons extrait l'article suivant que nos lecteurs apprécieront d'autant plus, que le futur Commissaire canadien donne déjà en cette page la mesure de cet admirable talent de causeur et de conférencier qu'il a si bien développé par la suite.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et avant de partir ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille éplorée allait reconduire au port le hardi voyageur, on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goélette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable; heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'île Sainte-Hélène ou n'allait pas se perdre dans les îles de Boucherville.

Le lac Saint-Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'Océan, on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui faisaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goélettes succédèrent des bateaux à vapeur, qui n'allèrent guère mieux. Il fallait les faire remonter par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient péniblement et essouffés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut par patriotisme continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens et le prix de passage sur ceux-ci n'en était pas plus cher. N'importe! on n'hésitait pas, on laissait les bureaucrates voyager à l'aise et l'on montait le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vite. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommanderaient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur ferait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

Québec avait à cette époque un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture; on le débarrassait de sa canne, de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier. On l'invitait à dîner, à se promener, à se fixer dans nos murs, à prendre une femme sans dot. Et du premier jour au dernier, il s'amusa, il engraisait. De retour à Montréal, on lui trouvait dix livres de plus et un entrain, une gaieté qu'on ne lui avait pas connus. Il ne se faisait pas répéter deux fois une invitation et se

plaignait du sérieux de ses concitoyens. Le printemps suivant, il reprenait à petit bruit la route de Québec et allait, dans la capitale, se dégourdir de son hiver.

L'hospitalité québécoise, de nos jours encore, a cela de particulier qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante. Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers, on ne leur dit pas comme ailleurs :

—Tiens! vous voilà, vous arrivez. Quand partez-vous?

Il y a toujours un plaisir en train, une fête en voie de préparation. Si l'on ne se gaudit pas chez vous, c'est chez le voisin. Cela s'organise en un clin d'œil, le temps de faire aux invités habituels le signal convenu, pas de scène domestique, pas de complication de réveillon...

Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle la société; il faut ne pas franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières. Une fois qu'on a émigré dans le faubourg, on ne rentre jamais complètement en ville; on repasse la Porte Saint-Jean, mais les portes des salons vous restent fermées. Ne pas être de la société! châtiment terrible, peine infamante à laquelle une femme bien née préférera toujours la gêne, le pain sec.

Le premier luxe à Montréal, c'est de s'acheter de beaux meubles, puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entraînement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments superbes qu'ils n'habitent qu'à moitié; ils demeurent au rez-de-chaussée et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir.

En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramage, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir.

À Québec, le premier luxe est d'avoir chevaux et voiture. Il y a tant de côtes qu'on se lasse d'aller à pied toute sa vie, et puis les promenades hors de la ville sont si belles! Cependant, autant que possible, le monde élégant se promène dans la rue Saint-Jean. Il se forme parfois, l'hiver, un long cortège d'équipages qui stationne à la Porte Saint-Jean, pendant que le défilé se fait lentement. C'est un grand embarras de voitures, mais un gracieux spectacle. Les piétons seuls en souffrent: ceux d'entre eux que l'on écrase reçoivent de prompts secours dans les excellentes pharmacies qui abondent sur le parcours ordinaire du *Tandem Club*.

C'est donc commettre une injustice envers Québec, que de le juger par ses maisons, il faut le juger par ses voitures et par l'usage constant que l'on en fait. On ne les garde pas sous remise et par conséquent l'on n'attend pas le bon plaisir des domestiques pour les en tirer. Vous en connaissez de ces braves gens que l'on ne voit jamais dans leur voiture, tant ils ont peur de l'user; qui ne sortent point le soir, de crainte d'enrhumer leurs chevaux? À Québec je n'en connais point. Quant aux meubles, on les garde tant qu'ils se tiennent debout, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Les salons où l'on s'amuse ne sont pas les salons garnis de meubles élégants et fragiles qui inspirent le respect et commandent la circonspection. Vivent les salons qui ont de l'usage, dont les fauteuils ont vieilli sous les causeurs! Le sans-gêne des meubles invite à l'intimité.

La population québécoise aime la vie au grand

air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez elle. La rue Saint-Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue Saint-Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Québécois est de la croire large, un peu trop large même...

La rue Saint-Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise: la Plate-forme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

La Plate-forme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons diners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir; les conversations s'ajournent de jour en jour, on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez pas l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory* un vil renseignement: allez sur la Plate-forme, tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravate blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture de la cour; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie; les employés y oublient l'heure du bureau; enfin les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entraident fraternellement en se fournissant des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plate-forme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs!

La vue de la Plate-forme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples, avant la venue de Garibaldi. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'un bureau de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air, non seulement vous vous porterez mieux, à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins.

Un soir d'été, lorsque la Plate-forme est couverte de flâneurs, que Lévis se parseme de lumières, que la ville basse illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les eaux les grandes ombres des navires qui louvoient dans le port: la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes; on dirait une ville de France ou d'Italie transplantée: la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération de trait produite par le paysage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de Lamontagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches ferrées *Figaro* en personne, que l'on songerait pas d'abord à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami; on verrait sortir une *señora* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner...

Montréal est la capitale commerciale du Canada, Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là que notre nationalité a commencé, et, pendant un demi-siècle, la ville de Champlain a abrité dans ses murs le Parlement national du Bas-Canada, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner; ne laissons jamais s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument.—H. F.

LA SCIENCE POUR TOUS

AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

NOS FLEURS CANADIENNES

TRILLE PENCHÉE ET TRILLE A FRUIT ROUGE

Je fais parfois ce rêve d'un jardin où j'aurais planté toutes nos plus belles espèces de plantes canadiennes. En conservant, autant que possible, les conditions de lieu, chaque mois mon jardin prendrait une physionomie nouvelle. Les floraisons se succéderaient comme dans le paysage qui nous environne. Tour à tour certaines fleurs disparaîtraient, d'autres apparaîtraient, et le spectacle en serait tant joli que l'exemple ne manquerait pas d'être suivi, et l'amour de nos fleurs se répandrait rapidement.

Et parmi les fleurs qui réjouiraient la vue, je n'aurais garde d'oublier les trilles. En effet, y a-t-il rien de plus joli que les deux trilles plus haut nommées, sans négliger leur sœur plus sombre, dont j'ai déjà donné la description ? (*)



Mais je n'ai pas de jardin et n'en aurai probablement jamais, il me reste celui de tout le monde : le bord des routes, les champs, les bois. J'en profite, et c'est au cours d'une de mes excursions sous bois de cette année que j'ai trouvé côte à côte les deux trilles, penchée et à fruit rouge. La première aux pétales blancs, la seconde aux pétales rosés, striés de rouge foncé !

Elles étaient agréables à voir et me paraissaient toutes mélancoliques d'être condamnées à vivre et à mourir parmi les géants de la forêt, loin des regards admirateurs des êtres qui leur sont supérieurs sous certains rapports !

Oh ! me disais-je, comme elles seraient bien à leur place dans un jardin ! Mais voilà, il aurait fallu les surveiller, attendre la fructification, recueillir la graine, toutes choses qui demandent du temps, de l'action, de la volonté, et l'on est si paresseux.

Alphonse Karr s'écriait un jour : "Beaucoup de gens aiment les fleurs, mais ne pensent à elles que lorsqu'ils admirent la splendeur de leurs corolles ou respirent leurs suaves odeurs. Le parfum s'évapore, les pétales se flétrissent et tombent, et il n'en est plus question jusqu'à la même époque de l'année suivante." Comme il a raison ! — E.-Z. MASSICOTTE.

Recette contre les mains humides.—Un mélange de 125 grammes d'eau de Cologne et de quinze grammes de teinture de belladone. Frottez les mains plusieurs fois par jour.

(*) Voir " Monographies de plantes canadiennes."

L'ARBRE A SUCRE

Dans la région du Cap se trouve un arbrisseau étrange dont on vient de constater les propriétés curieuses. Les Boers l'appellent *Zuïke-Bosch*, c'est-à-dire buisson à sucre. On pourrait dire, en effet, que ce végétal bizarre porte des verres d'eau sucrée dans le calice embaumé de ses fleurs.

Ce n'est plus un buisson, c'est un carafon. Les paysans hollandais s'en vont au *zuïke-bosch* comme on va à la buvette.

Il y a des arbres qui donnent du pain, du vin, du beurre, du lait, du fromage, des liqueurs, de l'eau-de-vie, de l'huile, du savon, de la mélasse, des parfums, de la pommade, des bougies. D'autres portent au bout de leurs branches des robes de soie, des galoches et des manteaux en caoutchouc, des chapeaux de paille, des bracelets, des boucles-d'oreilles, des bonnets de coton, du papier à cigarettes et des chapelets.

Ces arbres—boulangers, vigneron et fruitiers, laitiers, drapiers, papetiers, chapeliers, bonnetiers, tabletiers et limonadiers, tisserands, liquoristes, confiseurs—peuvent tendre... la branche au *zuïke-bosch* et recevoir dans leur corporation le buisson à sucre, qui est par excellence un arbre épicier.

Les jolies fleurs du *zuïke-bosch* se composent de pétales très-serrés qui forment une sorte de godet d'une élégance singulière. Si, le matin, avant le lever du soleil, vous regardez dans ces calices odorants, vous apercevrez de brillantes gouttelettes, rappelant par leurs teintes délicates le doux éclat des perles, rondes et vives comme du vif-argent.

Ces gouttelettes embaumées, on les met dans un grand vase, et l'on peut en recueillir jusqu'à cinq ou six bouteilles dans un seul buisson. Mais il ne faut pas attendre la chaleur du jour. Le soleil du Cap n'en ferait qu'une gorgée et viderait tous ces verres charmants d'un seul coup.

Cette liqueur, appelée par les Boers : *zuïke-bosch-sirup* (sirop de buisson à sucre), est un breuvage exquis, chargé des parfums de la fleur qui, selon la variété du *zuïke-bosch*, se rapprochent de la vanille ou du jasmin.

Ce précieux sirop, aussi bienfaisant qu'agréable, se condense par l'ébullition et se conserve dans des vases bien bouchés pour la saison d'hiver.

Au printemps, le buisson à sucre se couvrira de fleurs nouvelles, et la jeune hollandaise du Cap, la cruche sur l'épaule, s'en ira, à la fontaine, recueillir les perles liquides et parfumées du *zuïke-bosch*.

Je ne crois pas que le buisson à sucre fasse jamais une concurrence bien sérieuse à la canne des Antilles, voire même à notre betterave, qui renferme dans sa racine un déluge d'alcool—je ne sais combien de milliards de pains de sucre.

Mais ce gracieux arbrisseau aux fleurs merveilleuses, aux senteurs exquises, à l'élégant feuillage, est à la fois une curiosité botanique et une source intarissable, bienfaisante pour le paysan du Cap.

Le Boer altéré trouve, à travers champs, un verre de sirop tout préparé et le savoure avec délices, sans le moindre souci du pourboire.

La croissance du *zuïke bosch* est si rapide qu'elle ressemble moins à un effort qu'à une improvisation : il naît, il pousse, il est grand. Chaque année il s'enrichit de nouvelles branches, comme si la nature voulait, à chaque printemps, lui rendre au centuple le verre d'eau qu'il a donné.

Formant sur la lisière des bois comme des "bars" inépuisables et gratuits, penchant au moindre souffle ses coupes odorantes, il semble dire au passant :

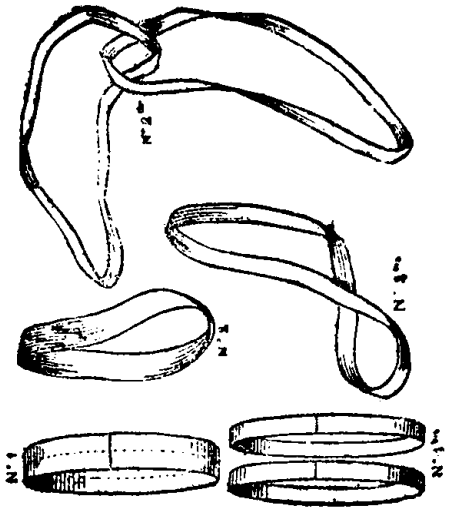
—Voulez-vous prendre un verre d'eau sucrée ? Si vous l'aimez à la vanille, je suis... votre arbre ! Si vous le préférez au jasmin, adressez-vous au buisson d'en face.

FULBERT-DUMONTEIL.

L'ANNEAU DE PAPIER

Découpez, dans un journal, deux bandes de papier de 4 centimètres environ de largeur ; collez-les bout à bout, de façon à obtenir une bande ayant une longueur d'au moins 1 mètre 80 ; plus cette longueur sera grande mieux cela vaudra. Avec cette bande, formez un anneau de papier, en collant ensemble les deux extrémités, comme vous le montre notre dessin No 1. Prenez alors une paire de ciseaux et coupez cet anneau suivant la ligne pointillée de la figure ; il est bien évident que vous le séparez en deux anneaux égaux (No 1 bis), ayant le même diamètre que l'anneau No 1, mais une largeur moitié moindre. (Les proportions n'ont pu être indiquées sur notre dessin, qui représente des longueurs beaucoup trop faibles par rapport à la largeur, afin de gagner de la place).

Offrez alors un second anneau à quelqu'un de l'assistance ; cet anneau aura le même diamètre et la même largeur que l'anneau No 1, et priez-le de couper cet anneau en deux, suivant sa ligne du milieu, comme vous venez de le faire pour le premier. L'amateur prend les ciseaux et coupe tout droit devant lui suivant la ligne du milieu, en faisant tourner l'anneau à mesure qu'il se sépare, mais, ô surprise ! au moment où il donne le dernier coup de ciseaux, le public s'aperçoit qu'il n'a pas du tout obtenu deux anneaux, comme tout à l'heure, mais bien un seul anneau de papier, ayant un diamètre double de l'anneau primitif, et une largeur moitié moindre.



Il y a là une petite mystification, très visible sur notre dessin, mais impossible à découvrir avec un anneau de très grand diamètre. L'anneau que vous offrez à l'amateur est bien obtenu en collant bout à bout les deux extrémités de la bande de papier, mais, avant de coller, vous avez donné à l'un des bouts une demi-torsion, l'envers d'un bout venant se coller sur l'endroit de l'autre, comme vous le voyez au No 2 du dessin. Après découpage, vous avez l'anneau unique No 2 bis.

Donnez à une autre personne l'anneau 2 bis et priez-la de couper cet anneau par la moitié, dans le sens de sa longueur ; le public s'attend à voir apparaître un seul anneau, deux fois plus grand que le No 2 bis. Erreur profonde. Au grand étonnement des spectateurs, ce nouveau découpage produit deux anneaux (No 2 ter) pris l'un dans l'autre comme les anneaux d'une chaîne, et ayant chacun un diamètre égal à l'anneau No 2 bis avec une largeur moitié moindre, soit le quart de celle de l'anneau primitif.

Procédé pour refrisier les plumes.—On sépare la plume du chapeau qu'elle garnit, en la tenant par les deux bouts, aussi plate que possible et bien tendue ; on la place au-dessus de la vapeur d'un récipient rempli d'eau bouillante ; quand la plume est bien imprégnée de l'humidité de la vapeur, on la laisse sécher ; on prend un ustensile rond, tel entre autres, qu'un fer à gaufrer, et l'on roule chaque barbe de la plume autour de cet ustensile.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

On annonce pour le mois de juillet l'arrivée à Paris du Schah de Perse ; le souverain est déjà en route ; il s'arrêtera à Saint-Petersbourg, à Berlin et à Con-trexéville, puis il arrivera à Paris où il verra l'Expo-sition et où il sera une des curiosités qui attireront les provinciaux, car le mois de juillet sera précisément le moment des trains de plaisir.

Au moyen âge, le monde des lépreux était si consi-dérable en France qu'il n'y avait presque ni ville, ni bourgade qui ne fût obligée de bâtir un hôpital pour les retirer. On nommait ces maisons *ludreries*, parce qu'elles étaient sous l'invocation de Saint Lazare, que le peuple, par corruption, appelait *saint Ludre* : nom qui fut donné aux malades, comme celui de *ludrerie* à la maladie dont ils étaient atteints.

Les journaux ont parlé de la restauration du *Tsar Kolokol*, ou Reine des cloches du Kremlin, haute de 8 mètres et pesant 200,000 kilogrammes. Cette cloche est tombée de la tour Jean-le-Grand pendant l'incendie de 1737. Elle s'enfonça si profondément dans le sol qu'on ne songea à la dégager que sous le règne de Ni-colas Ier.

L'architecte français, chargé des travaux, put ins-taller le *Tsar Kolokol* sur un socle de granit, le flanc ouvert par une large brèche.

Une étrange commune, c'est celle de Latour, dans le Jura bernois. Elle possède des administrateurs soucieux des deniers de leurs compatriotes.

Les budgets, presque chaque année, se soldent par des boni qui ne sont pas affectés comme partout ail-leurs, à des travaux nouveaux, mais loyalement dis-tribués aux contribuables.

On prévoit que cette année chaque habitant de l'heureuse commune recevra, comme excédent des re-cettes communales, la somme de \$2.20.

De Rome, on annonce qu'un nouvel explosif a été inventé par le colonel Comara, à Turin.

Cet explosif qui a reçu le nom de Cosmos serait fondé sur la propriété détonnante que possède l'eau fortement comprimée et soumise à la décomposition par l'électricité.

La force explosive serait 28 fois plus grande que celle de la dynamite.

Les moyens de destruction—perfectionnés—ne manquent pas à notre époque.

Toutes les Expositions ne laissent pas leur caisse en bon état. Voyons les variations :

Profits : Londres, 1851, 2,600,000 francs ; Paris, 1867, 3,000,000 ; Chicago, 7,000,000.

Pertes : Paris, 1855, 22,000,000 ; 1878, 9,000,000 ; 1889, 17,000,000, car il y eut 8,000,000 de bénéfices, mais 25,000,000 de subvention ; Philadelphie, 1876, 10,000,000 ; enfin Vienne, 1873, 50,000,000, un record que personne n'envie.

La compensation, disent les économistes, est dans l'argent gagné par le commerce national sur les visi-teurs.

Il existe, en ce moment, aux Etats-Unis, une jeune fille qui ne mesure pas moins de 7 pieds 2 pouces.

Elle se nomme Miss Kate Ewing. Elle est née aux environs de la Grange, dans l'Etat du Missouri, il y a vingt-cinq ans ; elle pesait juste sept livres, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Mais dès l'âge de quatre ans, la petite Kate Ewing s'est mise à pousser presque à vue d'œil, au grand étonnement de ses parents, qui

sont plutôt de petite taille, et des médecins de l'en-droit. Elle a cessé de grandir depuis neuf ans.

De proportions régulières, elle passe plutôt pour jolie. Son intelligence est, dit-on, comme sa taille, fort au-dessus de la moyenne.

Un archéologue anglais, le professeur Mosby, a pu-blié tout récemment une notice fort curieuse dans la-quelle il démontre que les Romains, les Grecs, les Egyptiens et probablement aussi les Assyriens et les Babyloniens connaissaient le biberon...

Les nourrices grecques avaient coutume, pour donner à boire à leurs nourrissons, de se servir d'un petit vase de fer oblong, rempli de lait additionné d'un peu de miel. Dans le vieux cimetière romain du Saint-Sépulchre, aux environs de Cantorbéry, on a dé-couvert un biberon en terre cuite rouge près du cercueil d'un petit enfant. Plus récemment, le professeur Mosby a pu déchiffrer sur l'un des vases grecs du British Museum, une inscription qui ne laisse aucun doute sur l'usage auquel ce vase était destiné. Ce biberon date du septième siècle avant l'ère chrétienne.

Les sénateurs les plus grassement rétribués, nous dit un journal de New-York, sont ceux des Etats-Unis.

Non seulement ces messieurs reçoivent une indem-nité fixe de 5,000 dollars par an, mais encore, d'après une récente décision du bureau, ils touchent une somme supplémentaire de 2,000 dollars pour rétribuer le concours de quatre ou cinq secrétaires qu'ils peuvent choisir à leur gré.

En outre, chaque sénateur a droit à 40 dollars envi-ron par mois de frais de voyage et à 150 dollars pour frais du bureau annuellement. Enfin, les membres du Sénat américain peuvent se faire blanchir et raser gratis. De même ils n'ont à payer ni leur pharmacien ni aucun des objets de toilette—éponges, savons, brosses, etc.—qu'un fabricant de Washington se charge de leur fournir pour rien à titre de réclame.

Voilà de quoi rendre jaloux tous les sénateurs de tous les pays du monde civilisé.

C'est cette année que sera décerné pour la première fois le prix de l'Académie Goncourt.

La meilleure œuvre d'imagination en prose et ex-clusivement en prose, publiée dans l'année, recevra ce prix. Ce sont, comme de juste, les membres de l'Académie des dix qui choisiront dans la foule des prosateurs, l'élu.

M. de Goncourt exprime dans son testament la vo-lonté que ce prix soit donné "A la jeunesse, à l'ori-ginalité, au talent, aux tentatives nouvelles et har-dies de la pensée et de la forme."

Il ne pourra d'ailleurs jamais être décerné à un membre de l'Académie nouvelle.

Sa valeur sera de 5,000 francs si les fonds dont dis-pose l'Académie, toutes les autres clauses du testa-ment observées, le permettent, et c'est ce que l'on ne pourra savoir qu'à la fin de cette année ; dans le cas contraire, le prix Goncourt serait provisoirement d'au moins 1,200 francs.

N'est-il pas bien de songer, après avoir innové soi-même, aux innovateurs à venir ?

Sur les côtes de la Nouvelle-Zélande se trouve un îlot rocheux, connu par les indigènes sous le nom d'Île blanche.

Au centre de l'îlot, il y a un cratère, constamment en activité, qui déverse dans l'air des torrents de va-peurs sulfureuses. L'abondance de ces émanations est telle que les blancs doivent renoncer à établir leur ré-

sidence dans l'îlot que l'on nomme aussi l'Île de sou-fre. Cependant, une centaine de Nouveaux-Zélandais y ont transporté leurs pénates. Le seul avantage de l'Île, c'est le prestigieux panorama dont on y jouit, et qui permet au regard d'embrasser la magnifique Baie de l'Abondance.

Le gouffre du centre de l'îlot est en éruption perma-nante ; et autour du volcan principal sont groupés trois à quatre cents cratères minuscules qui, jour et nuit, remplissent l'atmosphère de nuages de soufre et de va-peurs brûlantes.

Il est très important, quand nous parlons du plus long jour de l'année, de dire de quelle partie du monde nous parlons ; la liste suivante donne la longueur du plus long jour dans plusieurs villes :

A Stockholm, le plus long jour dure 13 heures $\frac{1}{2}$.

Dans le Spitzberg, il dure 3 mois $\frac{1}{2}$.

A Londres et à Brême, il dure 16 heures $\frac{1}{2}$.

A Hambourg et à Dantzig, il dure 17 heures.

A Saint-Petersbourg et à Tobolsk, Sibérie, le plus long jour dure 19 heures et le plus court 5 heures.

A Tornea, Finlande, le 21 juin apporte un jour qui dure presque 22 heures, et le jour de Noël ne dure que trois heures.

A New-York, le plus long jour dure 15 heures et à Montréal 16.

A Verdac, Norvege, le plus long jour dure du 21 mai au 23 juillet, sans interruption.

G. Poignot, dans son recueil des *Testaments célèbres*, raconte ce qui suit :

Un neveu témoignait des attentions sans nombre à une vieille tante, qui sans doute n'était pas dupe de ces affectueux semblants.

Elle meurt. Dans ce pays, l'usage voulait qu'on ou-vrît le testament d'un mort dans la chambre où était encore le cercueil.

Le neveu, qui s'attendait à être légataire univer-sel, apprend que la défunte ne lui laisse absolument rien. Pris de fureur, il envoie sur le cercueil un coup de pied, qui placé sur des chevalets tombe et s'ouvre.

La secousse réveille la morte, qui n'était qu'en lé-thargie.

Elle apprend la cause de sa résurrection. "Allons, dit-elle, n'examinons pas le motif. J'ai une obliga-tion majeure à mon neveu. Je l'en récompenserai."

Elle vécut encore quelques années, au bout des-quelles elle mourut définitivement. Et cette fois, son original bienfaiteur fut son héritier, de par la volonté qu'elle avait exprimée.

L'oncle Webb est un homme célèbre de Kentucky. S'il vivait encore, il pourrait voir autour de lui la famille la plus nombreuse du globe, car ses six en-fants ne lui ont pas donné moins de seize cents des-cendants !

Le fils aîné de "l'oncle-Webb"—on le désignait ainsi de son vivant, se nomme Jason. Il a aujourd'hui 80 ans passé. Sa famille compte 19 enfants, 175 pe-tits-enfants, 150 arrière-petits-enfants, et enfin 100 descendants de la quatrième génération.

Le second de ses fils, Miles, a 78 ans. Il est tou-jours vigoureux comme ses frères et sœurs. Il peut s'enorgueillir de plus de 405 descendants, comprenant 165 petits-enfants, 150 arrière-petits-enfants et 90 de la quatrième génération.

Après lui, vient sa sœur Polly, qui a le joli chiffre de 230 descendants. Puis Sally et Letty, qui ont 208 et 201 enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Letty a 70 ans, Sally 75 ans.

Le plus jeune des six enfants de "l'oncle Webb" a encore 166 descendants. Si l'on réunit toutes ces familles, on verra que "l'oncle Webb" a apporté au globe le joli supplément de 1635 habitants.

La famille Webb tout entière, d'après les calculs qui ont été faits, ne comptait pas au Kentucky moins de 12,000 membres, de quoi peupler à elle seule une ville tout entière. Elle peut être considérée, sans crainte de se tromper, comme la plus nombreuse famille qui existe sur notre globe.

L'INDUSTRIE DU PAPIER AU CANADA

(Voir gravures)

Cette industrie prend de rapides développements dans le Canada et surtout dans la province de Québec. Les gravures que nous publions aujourd'hui nous le démontrent suffisamment. La Cie de pulpe de Chicoutimi est une des dernières compagnies formées et cependant son importance est déjà considérable. Ce qui nous fait plaisir à constater principalement, c'est qu'elle est entièrement sous le contrôle des capitalistes canadiens français. Honneur à nos industries nationales.

SOIRÉES DE FAMILLE

CLOTURE DE LA SAISON

Pour clore d'une manière digne, la brillante saison théâtrale que viennent de nous donner les Soirées de Famille, la direction n'a rien trouvé de mieux que de mettre à l'affiche pour jeudi, le 31 mai, l'*Albé Constantin*.

Cette pièce, qu'un grand nombre d'habités demandent depuis longtemps, à cause de sa valeur exceptionnelle, est certainement celle qui laissera un souvenir plus durable sur le public. Elle comprend trois actes. Le principal personnage, comme l'indique le titre, est un saint prêtre qui, avec une bonté d'âme et une nature candide, exerce une influence considérable sur le dénouement de l'action. Il est en contact avec des caractères riches et charmants, tels que son neveu, madame Scott et Mlle Bettina, Américaines, qui sont venues se fixer en France pour quelque temps. Après beaucoup de scènes émouvantes, le dénouement se termine heureusement.

Cette représentation sera rehaussée par le concours d'artistes de talent qui se feront entendre dans les entr'actes. Au nombre desquels, nous aurons le plaisir d'applaudir une de nos célébrités canadiennes, Mlle Dubois, élève du prof. Alex. Clerck.

L'HOTEL RICHELIEU

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs et au public en général que M. L.-A. Côté, l'habile et populaire gérant de l'hôtel Riendeau, a fait l'acquisition du magnifique hôtel sus-mentionné, dont l'ouverture a eu lieu samedi, le 12 courant.

A cette occasion, il avait convié ses amis à un banquet, où la plus grande gaieté n'a cessé de régner. Il y eut musique, chants et discours.

S'il faut en juger par le service de ce copieux repas, cet hôtel ne le cédera en rien aux plus grands du pays.

L'Hôtel Richelieu complètement restauré, aura une direction sans reproche. Le bon ordre, des chambres confortables, une cuisine soignée, lui attireront une très grande clientèle de choix, et il n'y a

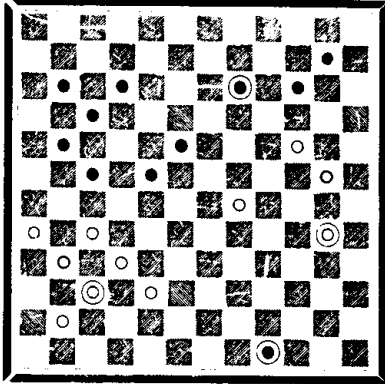
aucun doute que les efforts de M. Côté seront couronnés de tout le succès qu'il mérite.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 246

Composé par M. C. E. St-Maurice, fils

Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 245

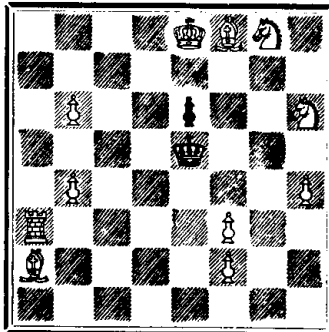
Blancs	Noirs
64	58
43	21
48	41
41	13 gagnent

LES ECHECS

PROBLEME No 216

Composé par M. Meschick

Noirs.—2 pièces



Blancs.—11 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU No 215

Blancs	Noirs
1 P 6 R	1 R x T
2 F x P	2 R x F
3 D 3 CD échec et mat.	
	Si : 1 F 7 R
2 T 4 D échec	2 R x F
3 D 4 FR échec et mat.	
Et autres variations	

Colonial House
MONTREAL

Vêtements tout faits pour Petits Garçons et Adolescents

Costumes, collet et manchettes de matelot, bleu-pâle, bleu-marin, rouge et blanc, pour enfants.

Costumes de matelot en duck blanc, toutes les grandeurs.

Costumes de matelot, bleu-marin, grandeurs pour enfants de 4 à 12 ans.

Habilllements KHAKI avec boutons en cuivre ou en os, un modèle exact de l'uniforme des soldats anglais, pour petits garçons.

Habilllements de matelot en duck blanc garnis en bleu-marin ou bleu-pâle, avec culottes ou pantalons.

Assortiment complet de Blouses d'été, et Habilllements d'été, devant croisé et Norfolk en komespun et tweeds, pour petits garçons.

Les commandes par la poste reçoivent une prompte attention.

HENRY MORGAN & CO.,---MONTREAL

Sommaire de la *Grande Revue* du 1er mai.—Mme Sourdis, par E. Zola ; L'éclipse des idées libérales, par A. Berl ; Un essai de révolution sociale sous Philippe-Auguste, par A. Luchaire ; Les trois Capitales : la ville forte, par D. Melegari ; Le sentimentalisme littéraire et son influence sur le siècle, par C. Mauclair ; Etudes et réflexions d'un pessimiste, par Challemel-Lacour ; Les origines de la ligue de la paix, par F. Passy ; L'Exposition de 1900, par A. Barthélemy ; Impressions de musique, par L. Doyen ; Chronique politique, par J. Cornély.

Bureau, 11 rue de Grenelle, Paris.

NOM PROPRE

Le *Baume Rhumal* est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

DR BERNIER
DENTISTE60 Rue Saint - Denis
MONTREAL.

Before. After. Wood's Phosphodine,

The Great English Remedy. Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

Maison fondée depuis 25 ans

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants : Le supplément du Petit Journal, 3 cents. La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Soleil du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître : La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.



LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil mensuel illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Co, boulevard Saint Germain, 79 Paris.

A CEUX QUI VONT A LA CAMPAGNE

Un grand nombre de personnes sont sur le point de quitter les villes pour aller demeurer un, deux et trois mois à la campagne. Ces personnes doivent songer à ce qu'elles liront dans leurs paisibles retraites champêtres. Rien ne peut être plus agréable, en villégiature, que la réception d'un joli journal illustré, instructif et amusant. Or aucune publication canadienne française ne possède ces qualités à un plus haut degré que LE MONDE ILLUSTRÉ, depuis qu'il a été augmenté, transformé et amélioré. Il donne une moyenne de 58 colonnes de texte par semaine et un choix varié de gravures d'actualité et comiques. En vue de faire connaître notre publication davantage, nous avons décidé de faire les offres spéciales suivantes :

ABONNEMENT D'ÉTÉ POUR LA CAMPAGNE SEULEMENT
Mois de Juin, 20c ; Juin et Juillet, 35c ; Juin, Juillet et août, 50c.

Ces prix sont exceptionnels.
Envoyez votre adresse et le montant en timbres poste au plus tôt.

LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

— Les feux de forêts font de grands ravages dans le Michigan.

— L'exposition de Paris couvre un terrain de 270 acres.

— 40,000 femmes de la ville de New-York vivent de charité.

— Le gouvernement allemand a décidé de doubler sa marine d'ici à 1916.

— Une statistique porte à 400,000 le nombre de sauvages qui restent encore sur le continent.

— On estime à 240,000 chevaux vaporeur la force utilisable des chutes de Shawenegan.

— Cueilli dans une annonce : "Piano à vendre, la propriété d'un musicien avec pattes sculptées."

— Il y a 101 cultivateurs et 17 ouvriers de l'industrie au nombre des députés de la législature du Connecticut.

— Les estimés de la marine anglaise pour l'année prochaine ont été fixés à \$150,000,000.

— Le roi de Danemark, qui vient de célébrer son 82e anniversaire, est le plus âgé d'Europe après le Pape Léon XIII.

— La France suivra l'exemple des Etats-Unis et se propose de commémorer son exposition par une série de timbres poste.

— La dette publique de l'Angleterre s'élevait, l'an dernier, à \$3,150,000,000. Le service des intérêts y absorbe 21 pour cent du revenu.

— La fabrication des jouets en France donne de l'ouvrage à 25,000 ouvriers et ouvrières.

— Le choléra fait des ravages terribles aux Indes. On porte à 95,500,000 les nombres des victimes de la maladie et de la famine.

— A l'avenir, le public ne sera plus admis aux exécutions des meurtriers, en France. Il n'y aura que les exécutions de traîtres qui seront publiques.

— 264 propriétaires d'usines en Allemagne ont construit des cités ouvrières pour loger leur personnel. Ce sont toutes des habitations à bon marché.

— Il y a eu 582 victimes de la peste à Bombay, durant la semaine du 9 au 16 février. 61,000,000 d'Hindous sont aux prises avec la famine.

— L'impératrice d'Allemagne possède une garde-robe célèbre, qui comprend 600 toilettes et à laquelle elle emploie 40 ouvrières ; ses couleurs favorites sont le bleu et le blanc.

— Il faut six choses pour réussir en affaires. La première est un faible capital ; les cinq autres sont comprises dans les annonces faites avec prudence et jugement.

— Soyez un homme original, un bonhomme à faire rire, toute la population de votre cité vous élèvera aux nues. Soyez un homme supérieur, les innocents seront tous ligüés contre vous.

— Une liste de souscription circule en Russie, pour réunir les fonds nécessaires à l'envoi d'un corps de volontaires au Transvaal. On a déjà réuni 12,000 roubles.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent la Dyspepsie et le mal d'Estomac

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent la dyspepsie et le mal d'estomac, si elles sont prises avec persévérance et soin. Si vous souffrez de dyspepsie et que vos vivres digèrent mal, mangez lentement, ne prenez que les mets que vous digérez le plus facilement, buvez peu en mangeant, et après votre repas, prenez deux Pilules Rouges du Dr Coderre et en même temps la moitié d'un verre d'eau bien chaude. Si vous suivez ce traitement avec patience et persévérance, ces troubles dont vous souffrez disparaîtront et vous vous en récrirez.

Voici ce que dit Madame Brabant :

"Je souffrais de faiblesse et de vomissements lorsque je commençai à prendre vos Pilules Rouges. J'étais obligée de faire la classe à cinquante enfants et il me fatiguait énormément de travailler. Je ne m'aperçus pas de beaucoup de bien par les premières boîtes ; mais au bout de quelques semaines, ma position commença à s'améliorer ; et aujourd'hui je puis dire qu'elles m'ont entièrement ramenée à la santé."



MME ZÉPHIRIN BRABANT

qui ne m'avait fait aucun bien, je vous suis bien reconnaissante et vous donne la permission de publier ce témoignage.

"DAME ZÉPHIRIN BRABANT. "Lorette, Manitoba."

La régularité des intestins est importante pour le bon fonctionnement de l'estomac.

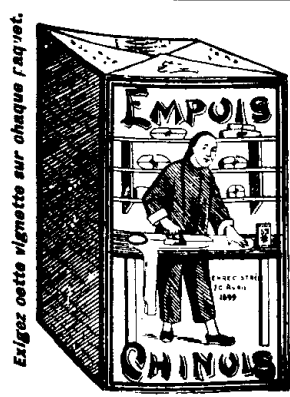
Si vous êtes constipée, prenez les Tablettes Purgatives, car elles aident la digestion et guérissent la constipation.

"Après avoir essayé un grand nombre de remèdes

Les bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts tous les jours excepté le dimanche, de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis et les Dames qui le désirent peuvent se présenter et consulter gratuitement les Médecins Spécialistes qui leur donneront toujours une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les Dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant 50 pilules chacune et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Montréal.



AVEC
l'Empois
Chinois

Une Fillette de quinze ans peut Repasser et **GLACER** comme le plus habile des Chinois. Il s'emploie aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

ESSAYEZ-LE
Manufacture seulement par le MOULIN OCEAN, 1094 Rue St-Andre, Montreal

SUR LES DEUX RIVES DU ST-LAURENT

"PILULES CARDINALES" DU Dr Ed. MORIN

Mademoiselle Eugénie Croteau
De St-Antoine de Tilly

Rend son Témoignage, imprégné de reconnaissance, envers ces **PILULES** dont la savante composition en fait le meilleur remède pour les femmes ou jeune filles pâles, faibles et anémique.

Mademoiselle Eugénie Croteau, de St-Antoine de Tilly, certifie ainsi en faveur des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN.

"Je suis une personne d'une constitution très faible. A la suite d'une mauvaise Grippe, imparfaitement guérie, cette faiblesse naturelle s'aggrava considérablement.

"Je devins très pâle, le sang pauvre et aqueux, sans force et sans courage. Je me hâtais de prendre quelques bons Toniques, mais inutilement.

"Je me voyais décliner tous les jours, glissant avec rapidité vers la tombe. Les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, étaient peut-être le seul remède que je n'avais pas encore essayé !

"Que pouvaient ces "PILULES" dans mon cas ? Quel bien pouvaient-elles m'apporter.

"Ce que je voulais, voici : — Prises d'après les directions les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, me procurèrent d'abord un grand soulagement ; puis, l'usage continu de cette préparation incomparable, autant de temps que l'exigeait mon mal, me débarrassa de cette pâleur extrême donnant au sang une couleur vermeille, réveillant les forces et le courage !

"Tels sont les bienfaits inoubliables que je reçois des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. MORIN.

EUGENIE CROTEAU.

Se vendent partout à 50c. la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Si votre pharmacien ne les a pas, nous vous les enverrons franco sur réception du montant. Adressez au Dr. Ed. MORIN & CIE. 48 rue St-Pierre, Québec.

— On estime à environ 260 mille tonnes la quantité de charbon consommée par les familles dans la ville de Montréal.

— Vous qui vous parfumez, savez-vous à combien de fleurs la moindre goutte d'essence coûte la vie ? Pour 20 livres de feuilles de roses, il ne faut pas moins de 5,000 rosiers, occupant 1,800 verges de terrain ; pour récolter 2,000 livres de violettes, on doit couvrir de plants 5,000 verges de terre, et 36,000 pieds de jasmins sont à peine suffisants pour donner 2,000 livres de ces fleurs. C'est à Nice et dans tout le midi de la France que se fait cette culture.

UNE MINE D'OR

Pour les jeunes filles faibles et femmes pâles, énervées et sans vie, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin, sont un riche trésor pour elles. Essayez-les avant toutes autres.

L'UN COMME L'AUTRE

Une bronchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le Baume Rhumal guérit le rhume et prévient la bronchite, il guérit aussi la bronchite déclarée.

IL EST INCOMPARABLE DANS SES EFFETS

Le "VIN MORIN CRÉSO PHATES" agit admirablement bien dans les cas les plus rebelles de Bronchite, Toux, Rhume Coqueluche, Asthme et Grippe. Demandez-le à votre marchand de remèdes, se méfier des contrefaçons.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL MAIN 1603. MARCHAND, 66
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

HOTEL ST-JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DUC.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Aux Mères

Si vos jeunes enfants ne se développent pas et ne prennent pas de forces, à l'époque du sevrage, c'est que la nourriture que vous leur donnez ne convient pas à leur estomac encore trop délicat pour digérer des mets qui conviennent surtout aux adultes. Changez leur régime alimentaire et donnez leur de

La Peptonine

Un aliment complet, spécialement préparé pour les enfants, agréable au goût, facile à digérer, simple à préparer, économique—

25 cents la Grande Boîte.

En vente dans toutes les bonnes Pharmacies et Epicerias.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

Heures de bureau
9 h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elekrton Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie : les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL,

MONTREAL.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington D. C.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la puissance:

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

TEL. BELL EST 848

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 398, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.

33170



Ceci n'est pas une femme à trois têtes comme nous l'avons cru au premier abord, ce sont les trois amies Jeanne, Marie et Suzanne qui font une petite promenade en triplète.

FUMEZ LE
FAMEUX
CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couverts, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huillier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou séparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

PLAQUES EN OR ET EN ARGENT

No 40, Côte St-Lambert

Tel. Bell: Main 1387

N. B. - Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

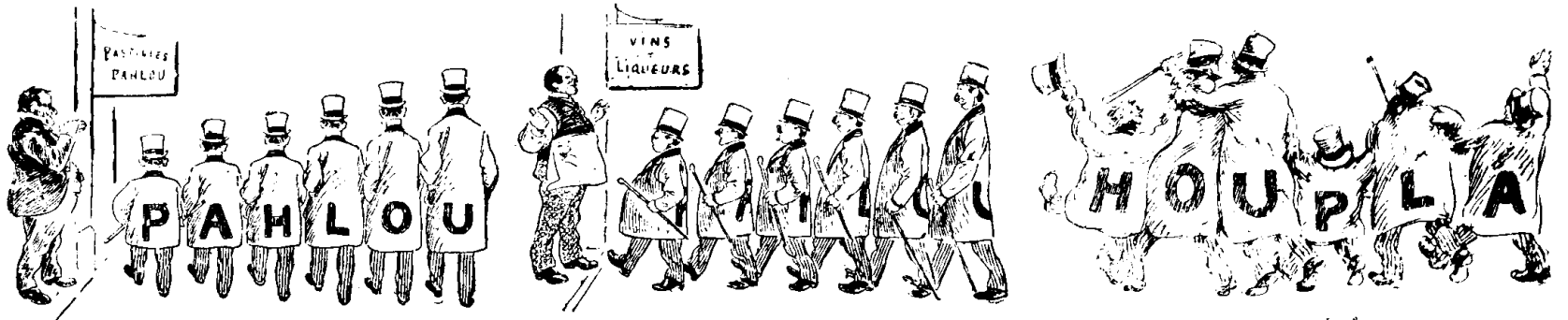


LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 21 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leur genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 51 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.



LA PAGE COMIQUE

L'ESPRIT AMÉRICAIN — Une réclame manquée

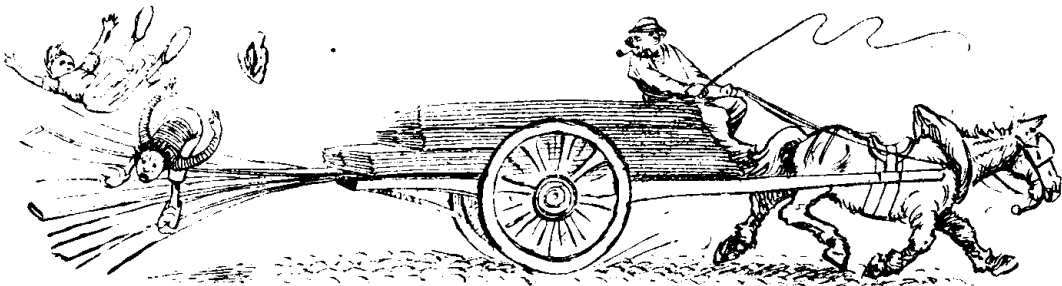
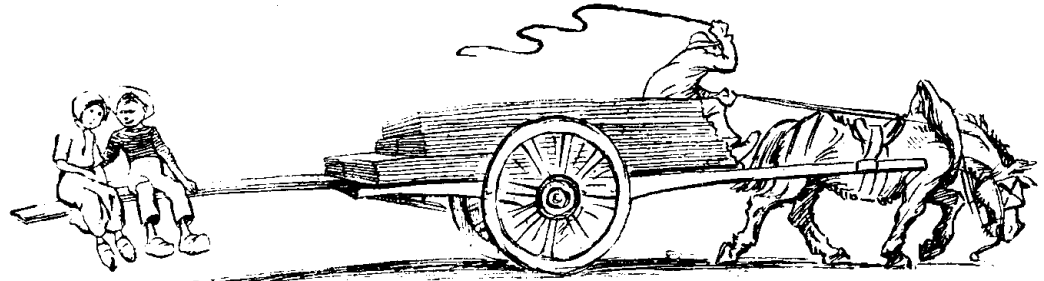
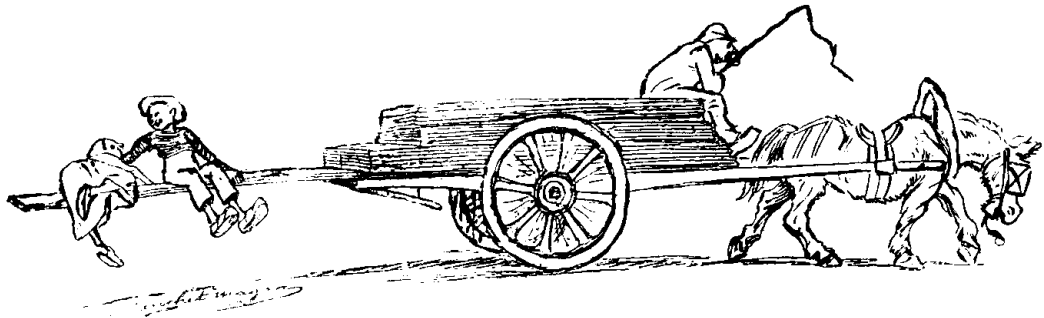


Fameuse idée!... se dit notre pharmacien tout fier. En trois heures de promenade à travers la ville, ces gaillards feront assurément connaître partout mes pilules Pahlou!

Mais ces gaillards, au bout d'une demi heure, allèrent prendre quelques petits verres. Ce qui produisit l'effet ..

... que voici?

(Judge.)



IDYLLE INTERROMPUE

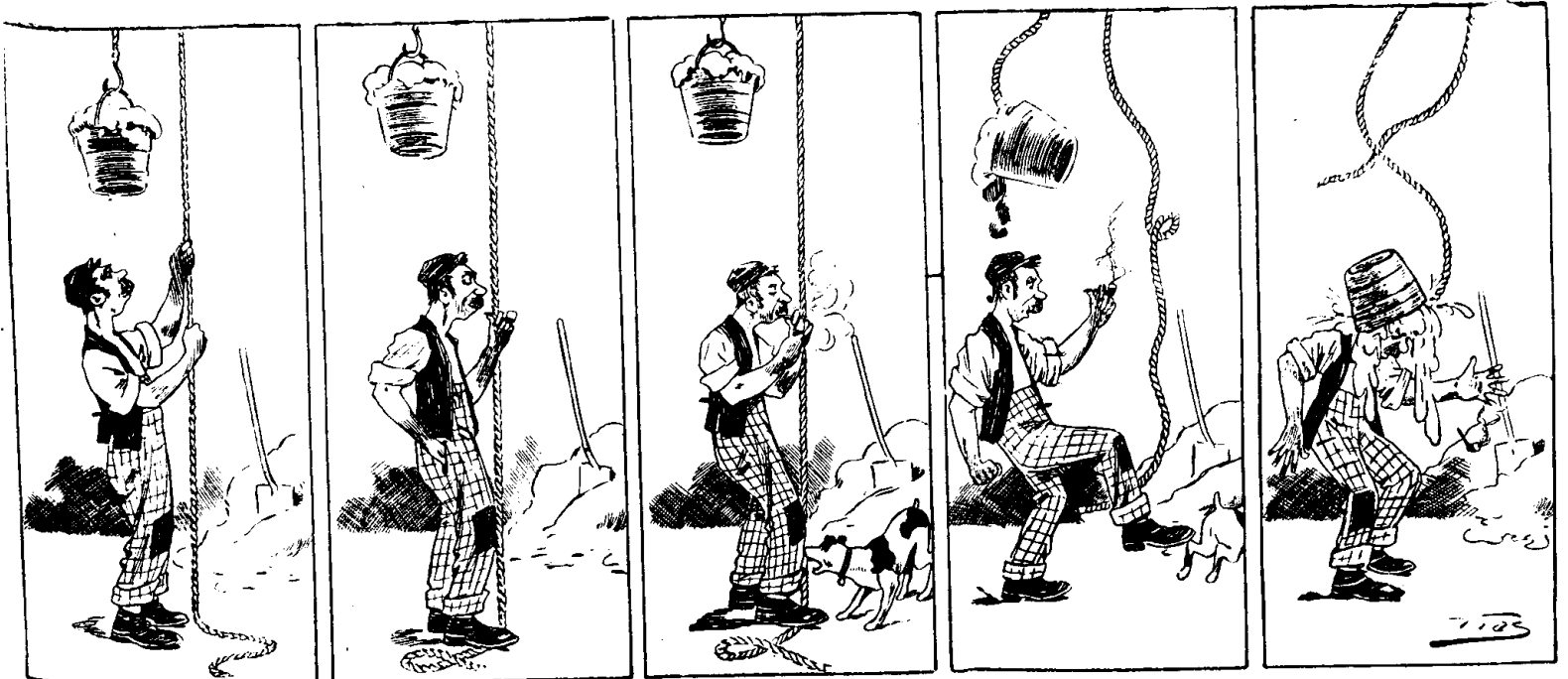


Ah! sapristi! Qu'est-cela?



Pauvre bête!

LES AVENTURES D'UNE JAMBE DE BOIS



UN MOMENT D'OUBLI

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

L'arrivée n'aurait lieu que le lendemain au plus tôt. Rassuré sur ce point, il revint chez le tailleur pour choisir ses vêtements neufs.

Cette opération l'occupa longtemps, car il fut aussi difficile à contenter sous ce rapport qu'il l'avait été pour sa barbe et ses cheveux.

Aucun vieux garçon pointilleux, qui a consacré aux soins de sa toilette les plus beaux moments de vie, n'aurait été aussi fastidieux que ce vagabond qui avait eu les coudes troués pendant dix ans, qui avait porté l'habit des forçats pendant treize ans de suite, à Norfolk.

Mais il ne fit pas preuve de mauvais goût dans le choix de son costume. Il ne choisit pas des couleurs voyantes ou des vêtements d'une coupe exagérée. Au contraire, l'habit qu'il prit était parfaitement en harmonie avec le genre dans lequel il avait fait tailler ses cheveux et friser sa moustache. Ce fut la mise d'un gentleman entre deux âges, fashionable, mais scrupuleusement simple et ne choquant l'œil ni par la couleur ni par la coupe.

Quand sa toilette fut complète, depuis son chapeau de vingt-cinq francs jusqu'à ses bottes vernies qui moulèrent son pied bien fait, il quitta le petit salon où il avait changé d'habits, et parut dans la boutique, ganté d'une main seulement et portant une canne.

Le marchand et son commis furent stupéfaits.

« Si ce changement complet vous avait coûté cinquante livres, monsieur, au lieu de dix-huit, vous n'auriez pas à regretter votre argent, car vous ressemblez à un duc ! » s'écria le tailleur dans son enthousiasme.

— J'en suis charmé, dit M. Wilmot avec insouciance.

Il se planta devant la glace et roula sa moustache en se regardant d'un air pensif avec un sourire sur la physionomie.

Il se fit ensuite rendre la monnaie, la compta, et mit l'or et l'argent dans la poche de son gilet.

Ses manières étaient aussi changées que sa personne. Il était entré dans la boutique à huit heures du matin en vagabond, tant au physique qu'au moral ; il en sortait maintenant en gentleman aux allures aisées, au ton radouci, hautain et sûr de lui-même.

« Oh ! à propos, dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la porte, je vous serais obligé de faire un paquet de toutes mes vieilles nippes et de l'envelopper d'une feuille de papier brun. Liez-le fortement ; je le prendrai ce soir, à la nuit.

A propos de cette recommandation, faite d'un ton d'indifférence, M. Wilmot quitta la boutique ; mais quoiqu'il fût maintenant aussi bien mis et eût aussi bonne tournure que n'importe quel gentleman dans Southampton, il enfila la première ruelle et sortit de la ville pour aller se promener seul au bord de l'eau.

Commencé dans le no 835

Il suivit le rivage jusqu'à un village près de la rivière et à quelques milles du Southampton. Là il entra dans une taverne enfumée, très paisible et peu fréquentée, commanda du brandy et de l'eau à une jeune fille qui travaillait derrière le comptoir, et pénétra dans une salle boisée, à plafond bas, dont les murs étaient ornés çà et là d'affiches de commissaires-priseurs annonçant



Il se planta devant la glace et roula sa moustache. — Page 26, col. 1

les ventes prochaines de bestiaux, de fermes et d'ustensiles de labourage. Parmi ces affiches apparaissaient quelques tableaux des heures de départ du chemin de fer.

M. Joseph Wilmot eut toute la salle à sa disposition. Il s'assit à côté de la fenêtre ouverte, prit un journal de province et essaya de lire.

Mais cette essai fut infructueux. D'abord il n'y avait pas grand-chose à lire dans le journal, et ensuite Joseph Wilmot n'aurait pas pu fixer son attention sur la page que regardaient ses yeux, quand bien même cette feuille de papier imprimée eût renfermé toute la sagesse du monde.

Non, il ne pouvait lire ; il ne pouvait que songer. Il ne pouvait que songer à l'étrange chance qui lui était survenue après trente-cinq mortelles années. Il ne pouvait songer qu'à sa rencontre avec Henri Dunbar.

Il entra dans la taverne du village un peu avant un heure, et il passa le reste de la journée à boire du grog (pas immodérément, il se tenait sur ses gardes sous

ce rapport) à manger un morceau de pain et de viande froide pour son dîner, et à songer à Henri Dunbar.

Quoi qu'il fit, la pensée d'Henri Dunbar ne le quittait pas.

Dans le wagon, à l'auberge de Basingtoke, pendant la longue nuit sans sommeil qu'il avait passée à la taverne, sur le bord de l'eau, dans la boutique du tailleur, même au moment où il était occupé à choisir ses habits, il avait toujours songé à Henri Dunbar. Depuis le moment de sa rencontre avec le vieux commis à la gare de Waterloo, cette même pensée était restée fixée dans son cerveau.

Il ne pensa pas une fois à son frère, pas même pour se demander si l'attaque avait été fatale et si le vieillard était mort. Il ne pensa pas une fois à sa fille ni à l'angoisse que devait lui causer son absence prolongée.

Il mit le passé de côté comme s'il n'eût jamais existé, et concentra toute la force de son esprit sur l'idée unique qui le possédait comme quelque puissant démon.

Quelque fois une terreur soudaine s'emparait de lui.

Si Henri Dunbar était mort dans la traversée ! Si l'*Electre* allait n'apporter qu'un cercueil en plomb et un cadavre embaumé avec des essences !

Non, il ne pouvait se faire cette idée ! La destinée qui avait séparé ces deux hommes pendant la moitié d'une longue existence devait les rapprocher mystérieusement à l'époque actuelle.

La philosophie du vieux commis n'était pas en somme si creuse.

« Tôt ou tard, le jour de l'expiation arrive ! »

Quand l'obscurité se fit, Joseph Wilmot quitta la petite auberge et revint à Southampton. Il était tout à fait nuit quand il entra dans High-Street, et la boutique du tailleur fermait.

« Je croyais que vous aviez oublié votre paquet, monsieur, dit le marchand ; il y a bien longtemps qu'il est prêt, faut-il vous l'envoyer quelque part ?

— Non, merci, je l'emporterai moi-même. »

Le paquet en papier brun était très volumineux, mais Joseph Wilmot le mit sous son bras, quitta la boutique du tailleur, et se dirigea vers une chaussée qui s'avancait en

pointe dans l'eau.

En marchant sur le bord de la rivière, lorsqu'il était revenu de la taverne du village à Southampton, il avait rempli ses poches de pierres. Il s'agenouilla en ce moment sur le bord de la chaussée, et noua toutes ces pierres dans un vieux mouchoir de poche en coton.

Quand il eut achevé cette besogne, qu'il fit avec soin et lentement comme un homme habitué à faire toute espèce d'étranges choses, il attacha le mouchoir plein de pierres à la ficelle qui liait le paquet en papier brun, et laissa tomber le tout dans l'eau.

L'endroit qu'il avait choisi dans ce but était à l'extrémité de la chaussée, où il y avait le plus de profondeur.

Quand le paquet eut été englouti, il regarda le cercle qui s'élargissait à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il eût disparu.

« Voilà qui est fini pour James Wentworth et les habits qu'il portait », se dit-il en s'éloignant.

Il dormit cette nuit-là à l'auberge du village où il

avait passé la journée, et le lendemain matin il reprit le chemin de Southampton.

Il était un peu plus de neuf heures quand il entra dans les docks, et l'*Electre* était visible à l'œil nu au milieu des eaux bleues qu'il sillonnait sous un ciel sans nuages.

IX. — APRÈS TRENTE-CINQ ANS

Joseph Wilmot attendit avec assez de patience, à en juger par son attitude à la vue du steamer. Tout le monde était respectueux envers lui, maintenant qu'il n'était plus le même. On lui témoignait des égards et il allait partout où il voulait sans être questionné ou arrêté.

Il y avait plusieurs personnes qui attendaient l'arrivée de l'*Electre*, et le steamer fut accueilli par les faibles hourras des spectateurs groupés autour du débarcadère.

Les passagers descendirent vers onze heures. Il y avait un grand nombre d'enfants, trois ou quatre hommes à tournure militaire portant d'amples vêtements en coutil gris ou nankin, plusieurs dames toutes plus ou moins brûlées par le soleil, deux ayahs, trois domestiques et un homme d'environ cinquante ans à figure aristocratique et vêtu d'une autre façon que les autres voyageurs. Il avait un habit en beau drap, une cravate en satin noir, une épingle en or, un chapeau bien broissé et des bottes vernies.

Ses vêtements étaient, par le fait, à peu près du même genre que ceux que Joseph Wilmot s'était choisis.

Cet homme était Henri Dunbar. Il était grand, avait la poitrine large, les cheveux et la moustache gris, et un sourire hautain se jouait sur sa belle figure.

Joseph Wilmot, debout dans la foule et immobile comme une statue, examinait celui qui l'avait trahi autrefois.

« Il n'a pas beaucoup changé, murmura-t-il ; il a même très peu changé. Fier, égoïste et cruel jadis, il est encore aujourd'hui fier, égoïste et cruel. Il est devenu plus vieux, plus gros et plus gris, mais il est le même homme qu'il y a trente-cinq ans. Je vois tout cela sur sa figure ».

Il s'approcha au moment où Henri Dunbar débarqua et alla au-devant de l'Anglo-Indien.

« Monsieur Dunbar, je crois ? dit-il en ôtant son chapeau.

— Oui, je suis M. Dunbar.

— On m'a envoyé des bureaux de Saint-Botolph-Lane, monsieur, reprit Joseph, et j'ai pour vous une lettre de M. Balderby. Je suis venu à votre rencontre pour vous être utile ».

M. Dunbar le regarda d'un air de doute.

« Vous n'êtes pas un des commis de Saint-Botolph-Lane ? dit-il.

— Non, monsieur Dunbar.

— Je le pensais ; vous n'avez pas l'air d'un commis ; mais qui êtes-vous alors ?

— Je vais vous le dire tout à l'heure, monsieur. Je suis ici à la place d'une autre personne qui s'est trouvée malade en route. Mais nous n'avons pas le temps de parler de cela maintenant. Faut-il que je m'occupe de vos bagages ?

— Oui, vous me ferez plaisir.

— Vous avez un domestique avec vous, monsieur Dunbar ?

— Non ; mon valet est tombé malade à Malte, et je l'ai laissé en route.

— Ah ! s'écria Joseph Wilmot, c'a été un désagrément.

Un éclair brilla dans ses yeux pendant qu'il parlait. « Oui, c'a été très ennuyeux. Vous trouverez les bagages entassés et adressés à Portland-Place, soyez assez bon pour veiller à ce qu'ils arrivent par le plus court chemin. Il y a un portemanteau dans ma cabine et mon pupitre de voyage. Ces deux objets me sont nécessaires. Tout le reste peut être expédié.

— Je m'en occuperai, monsieur.

— Merci, vous êtes bien bon. A quel hôtel êtes-vous ?

— Je ne suis descendu dans aucun hôtel. L'*Electre* n'était attendu que demain et je suis arrivé ce matin seulement.

— Je vais aller au *Dauphin* alors, reprit M. Dunbar, et je vous serai obligé de m'y rejoindre aussitôt que vous en aurez fini avec les bagages. Je veux arriver à Londres ce soir si c'est possible.

Henri Dunbar s'éloigna portant haut la tête et faisant tourner sa canne. Il était un de ces hommes qui ont une confiance pleine et entière en leur mérite. La faute qu'il avait commise dans sa jeunesse ne pesait pas beaucoup sur sa conscience. S'il pensait à cette vieille histoire, ce n'était que pour se souvenir qu'il avait été fort maltraité par son père et son oncle Hugues.

Et le pauvre diable qui l'avait aidé, l'habile et hardi beau jeune homme qui avait été son instrument et son complice, était aussi complètement oublié que s'il n'eût jamais existé.

M. Dunbar fut introduit dans un salon particulier de l'hôtel du *Dauphin*. Il se fit servir un verre de soda, se jeta dans un bon fauteuil et prit en main le *Times*.

Mais, au bout d'un instant, il le rejeta avec impatience et tira sa montre. Un médaillon en or, richement travaillé, était attaché à cette montre. Henri Dunbar ouvrit ce médaillon, qui contenait la miniature d'une belle jeune fille à cheveux blonds crépés, brillants comme de l'or bruni et à grands yeux bleus limpides.

« Ma pauvre petite Laure, murmura-t-il, sera-t-elle contente de me voir. Elle était tout enfant quand elle quitta l'Inde. Il n'est pas probable qu'elle se rappelle ma figure. Mais j'espère qu'elle sera heureuse de mon retour... j'espère qu'elle sera heureuse ! »

Il remit le médaillon à sa place et tira une lettre de sa poche de côté. L'écriture de l'adresse était celle d'une femme et l'enveloppe était bordée de noir.

« S'il faut s'en rapporter à ceci, elle sera heureuse de m'avoir enfin auprès d'elle, » dit Henri Dunbar en retirant la lettre de l'enveloppe.

Il en lut lentement un passage.

« Si quelque chose peut me consoler de la perte de mon cher grand-père, c'est la pensée que vous serez enfin bientôt de retour et que je vous reverrai. Vous ne pouvez savoir, cher père, combien cette cruelle séparation m'a été douloureuse. Cela m'a semblé si dur, que nous, qui sommes si riches, nous ayons été séparés comme nous l'avons été, tandis que les enfants pauvres ont leurs parents auprès d'eux. L'argent me paraît bien peu de chose, puisqu'il ne peut ramener vers nous ceux que nous aimons. Et je vous aime, cher père, je vous aime avec sincérité et dévouement, quoique je ne puisse pas même me rappeler votre figure, et que je ne possède de vous aucune image qui vienne en aide à mes souvenirs. »

La lettre était très-longue, et Henri Dunbar lisait encore lorsque Joseph Wilmot entra dans le salon.

L'Anglo-Indien froissa la lettre dans sa main, la remit dans sa poche et releva la tête d'un air languissant.

« Vous êtes-vous débarrassé de tout cela ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Dunbar, les bagages sont partis. »

Joseph Wilmot n'avait pas encore ôté son chapeau. Il y avait de l'indécision dans ses manières ; il fit un ou deux tours dans le salon, s'arrêtant de temps en temps et puis se remettant à marcher d'une façon qui n'avait rien de régulier et qui révélait une grande irrésolution d'esprit.

Mais M. Dunbar n'y prit pas garde. Il était assis et tenait en main le journal ; il ne daigna plus regarder son compagnon après lui avoir adressé cette courte première question. Il était trop habitué à être servi et à regarder les gens qui le servaient comme des gens d'un ordre inférieur, pour se préoccuper de ce commis à tournure de gentleman.

Joseph Wilmot s'arrêta tout à coup de l'autre côté de la table où était assis M. Dunbar, et posant une main sur cette table, il dit tranquillement :

« Vous m'avez demandé, il n'y a qu'un instant, qui j'étais, M. Dunbar. »

Le banquier leva les yeux sur lui avec une indifférence hautaine.

« Croyez-vous ? Ah ! oui, je me souviens et vous m'avez dit que vous veniez de la banque. Cela suffit.

— Pardon, monsieur Dunbar, cela ne suffit pas. Vous faites erreur. Je n'ai pas dit que je venais de l'office de Saint-Botolph-Lane. Je vous ai déclaré au contraire, que j'étais ici en remplacement d'une autre personne qui m'avait recommandé de venir à votre rencontre.

— Ah ! c'est à peu près exactement la même chose. Vous m'avez l'air d'un compagnon agréable et vous vous rendrez sans doute aussi utile que la personne que vous remplacez. C'est très poli de la part de M. Balderby d'avoir envoyé quelqu'un au-devant de moi... très poli, certainement. »

L'Anglo-Indien renversa la tête sur le dossier du fauteuil recouvert en maroquin et regarda languissamment son compagnon en fermant à demi les yeux.

Joseph Wilmot ôta son chapeau.

« Je ne crois pas que vous m'avez regardé bien attentivement, monsieur Dunbar, dit-il.

— Vous regarder attentivement ! s'écria le banquier, mon cher monsieur, que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi bien en face, monsieur Dunbar, et dites-moi si vous voyez dans ma figure quelque chose qui vous rappelle le passé. »

Henri Dunbar tressaillit.

Il ouvrit les yeux en plein cette fois-ci et tressaillit devant la belle figure qui lui faisait face. Elle était aussi belle que la sienne et presque aussi aristocratique. Car la nature, qui a d'étranges caprices de temps en temps, n'avait établi qu'une distinction minime entre le banquier riche à millions, et le forçat libéré sans le sou.

« Vous ai-je rencontré quelque part, dit-il, dans l'Inde ?

— Non, monsieur Dunbar, non pas dans l'Inde. Vous le savez aussi bien que moi. Remontez un peu plus haut dans le passé, remontez à l'époque qui précéda votre départ pour l'Inde.

— Eh bien, après ?

— Vous souvient-il de la forte somme d'argent que vous perdit au Derby et du désespoir qui vous fit décrocher vos pistolets d'arçon suspendus au-dessus de la cheminée de votre chambre dans la caserne pour vous brûler la cervelle ? Vous fîtes appel à un jeune homme qui vous servait de domestique et qui vous aimait beaucoup plus peut-être que ne vous eût aimé un frère, quoiqu'il fût votre inférieur par le rang et la naissance, et eût pour mère une pauvre femme laborieuse ! Vous souvient-il que vous suppliâtes ce jeune homme... qui avait un talent particulier pour contrefaire les signatures ; qui jusqu'alors ne s'était pas servi de ce talent pour mal faire... de vous aider dans un projet à l'aide duquel vous deviez imposer silence à vos créanciers jusqu'au moment du paiement ? Vous souvient-il de tout cela ? Oui, je vois que votre mémoire n'a rien oublié... la réponse est écrite sur votre figure et vous vous souvenez de moi... Joseph Wilmot. »

Il se frappa la poitrine du poing et se tint debout les yeux fixés sur la figure du banquier. Ses yeux avaient une étrange expression, leur regard était ardent, vorace, comme si la vue de son vieil ennemi eût été pour cet homme animé d'une fureur vengeresse une espèce de nourriture qui le satisfaisait en quelque sorte.

« Je me souviens de vous, » dit Henri Dunbar lentement.

Il était devenu affreusement pâle, et des gouttes de sueur froide perlaient sur son front ; il les essuya en parlant avec son mouchoir en batiste parfumé.

« Vous vous souvenez de moi ? répéta l'autre sans aucun changement d'expression dans sa physionomie.

— Oui, et croyez bien que je regrette vivement le passé. Vous vous êtes figuré sans doute que j'avais agi cruellement envers vous dans cette malheureuse journée à Saint-Botolph-Lane, mais je pouvais à peine faire autrement. J'étais si bien dans l'embarras moi-même, qu'il ne fallait pas songer à m'enfoncer dans le borbier plus encore en intercédant pour vous. Pourtant, maintenant que je suis mon maître, je puis vous dédommager du passé. Comptez sur moi, j'expierai le passé.

—Expier le passé, s'écria Joseph Wilmot, pouvez-vous faire de moi un honnête homme, un membre respectable de la société ? Pouvez-vous effacer la marque de forçat qui m'a été imprimée et me donner la position que sans vous j'aurais pu conquérir en ce monde ? Pouvez-vous me rendre les trente-cinq années de ma vie que j'ai perdues et enlever la tache infamante qui les a souillées ? Pouvez-vous faire revivre ma mère morte il y a bien longtemps le cœur brisé par ma disgrâce ? Pouvez-vous ressusciter les morts ? Pouvez-vous me donner des souvenirs agréables, des pensées calmes ou l'espoir du pardon de Dieu ? Non, non, vous ne pouvez me donner rien de tout cela !

M. Henri Dunbar était essentiellement homme du monde. Il ne s'emportait pas. C'était un être à manières de gentleman très-rarement démonstratives, et il ne demandait qu'à vivre agréablement.

Il était complètement égoïste et sans cœur. Mais comme il possédait une grande fortune, on lui pardonnait volontiers d'aussi minces défauts que ceux de l'égoïsme et du manque de cœur, et on faisait tout haut l'éloge de la grâce de ses manières et de l'élégance de sa personne.

—Mon cher Wilmot, dit-il d'une voix troublée par la véhémence de son compagnon, tout cela c'est de la causerie sentimentale. Evidemment, je ne puis vous rendre le passé. Le passé était à vous, et vous pouviez l'arranger à votre guise. Si vous vous êtes écarté du bon chemin, vous n'avez pas le droit d'en rejeter le blâme sur moi. Ne parlez pas, je vous en prie, de cœurs brisés et d'existences perdues, etc. Je suis un homme du monde, et j'apprécie tout cela à sa juste valeur. Je suis fâché de vous avoir mis dans l'embarras, et je suis prêt à réparer d'une manière raisonnable le mal que vous fit cette vieille affaire. Je ne puis vous rendre le passé, mais je puis vous donner ce pour quoi la plupart des hommes sont prêts à vendre le passé, le présent et le futur ; je puis vous donner de l'argent.

—Combien ? demanda Joseph Wilmot avec une rage mal déguisée.

—Hum ! murmura l'Anglo-Indien tirant sa moustache grise de l'air de quelqu'un qui réfléchit. Voyons ! que vous faudrait-il pour vous satisfaire, mon cher Wilmot ?

—Je vous laisse le soin de décider.

—Très-bien, alors. Je suppose que vous seriez tout à fait content si je vous constituais une petite rente, qui vous permettrait de n'avoir plus rien à démêler avec le monde d'ici à la fin de vos jours. Cinquante livres par an par exemple.

—Cinquante livres par an ! répéta Joseph Wilmot (il avait tout à fait dominé son émotion violente en ce moment et il parlait avec beaucoup de calme.) Cinquante livres par an ! une livre par semaine.

—Oui.

—J'accepte votre offre, monsieur Dunbar. Une livre par semaine, cela me permettra de vivre, de vivre comme vivent les paysans dans quelque hutte, et m'assurera du pain jusqu'à ma mort. J'ai une fille, une très belle fille, à peu près du même âge que la vôtre ; elle partagera ce revenu avec moi, et elle aura pour bénir votre générosité les mêmes motifs que moi.

—C'est donc convenu ? demanda l'Anglo-Indien languissamment.

—Oui, c'est convenu. Vous avez des domaines dans le Warwickshire, et le Yorkshire, une maison dans Portland-Place et un demi-million en espèces, mais évidemment tout cela vous est nécessaire à vous. J'aurai grâce à votre générosité et à titre d'expiation pour la honte, la misère, le besoin, le danger et l'infamie qui ont été mon partage pendant trente-cinq ans, une livre par semaine d'assurée pour le restant de mes jours. Mille fois merci, monsieur Dunbar. Je vois que vous êtes toujours l'homme d'autrefois, le même maître que j'aimais étant jeune, et j'accepte votre offre généreuse.

Il éclata de rire quand il eut fini de parler. Son rire était bruyant, mais il n'avait rien de naturel, il était même un peu étrange peut-être, mais M. Dunbar ne

se donna pas la peine de remarquer quelque chose d'aussi insignifiant que la joie de son valet.

—Et maintenant que nous en avons fini avec le sentiment, dit-il, peut-être serez-vous assez bon pour me commander à déjeuner.

X.—LES PREMIERS PAS SUR LE SOL NATAL

Joseph Wilmot obéit à son ancien maître, et commanda un excellent déjeuner qui fut servi dans le meilleur style du Dauphin, et un séjour au Dauphin est presque une récompense des peines et des tracassades, un voyage entre l'Inde et l'Angleterre. M. Dunbar se montra très-amical envers son ancien valet, et insista pour que Joseph prit place avec lui à la table bien dressée ; mais tandis que l'Anglo-Indien rendit ample justice au déjeuner, et engloutit un poulet froid et une salade de homard, avec plusieurs verres de vin de Moselle frappé, le réproché mangea et but fort peu, et passa la plus grande partie de son temps à rouler de la mie de pain entre ses doigts d'une façon étrange et distraite et à observer la figure de son compagnon. Il ne parla que lorsque son maître lui adressa la parole, et encore ce fut d'un ton contraint, à moitié machinal, qui eût étonné toute autre personnes moins indifférente que Henri Dunbar aux sentiments de ses semblables.

L'Anglo-Indien acheva son déjeuner, quitta la table et s'approcha de la fenêtre, mais Joseph Wilmot demeura assis en face de son verre plein. Les bulles pétillantes avaient disparu à la surface du vin clair couleur d'ambre ; mais, bien que du vin de la Moselle, à dix francs la bouteille, ne dût pas être la boisson ordinaire du forçat libéré, il ne semblait pas apprécier beaucoup ce liquide. Il courbait la tête, appuyant son coude sur son genou, et songeant, songeant, songeant.

Henri Dunbar s'amusa pendant dix minutes environ à regarder dans la rue animée, qui est peut-être la plus belle, la mieux aérée et la plus jolie de toutes les hautes rues de l'Angleterre, et puis il s'éloigna de la fenêtre et regarda son ancien valet. Il avait eu l'habitude, trente-cinq ans auparavant, d'être très-familier avec Wilmot et d'en faire un confident et un compagnon ; il recommença maintenant avec lui sur le même pied et tout naturellement, comme si les trente-cinq ans n'eussent pas existé et qu'il n'eût fait aucun tort à Joseph Wilmot. Il reprit ses anciennes allures, et traita son compagnon avec cette affabilité hautaine que l'on peut supposer à un monarque à l'égard de son ministre favori.

—Buvez votre vin, Wilmot, s'écria-t-il ; ne restez pas là à méditer comme si vous étiez un grand spéculateur songeant au calme plat de la Bourse. Il me faut des figures joyeuses pour valuer mon retour dans mon pays natal. J'ai assez vu de noires figures dans l'Inde, et je veux ne voir ici que des physionomies souriantes et agréables. Vous avez l'air sombre comme si vous aviez commis un meurtre ou si vous en comptiez un.

Le paria sourit.

—J'ai de si bonnes raisons pour paraître gai, n'est-ce pas ? dit-il du même ton que celui dont il s'était servi en acceptant les bontés du banquier, l'avenir me réserve une si belle perspective, et le passé m'offre de si riants souvenirs. La mémoire d'un homme me fait l'effet d'un livre d'images qu'il doit constamment feuilleter, qu'il le veuille ou non, et si les images sont horribles, s'il frissonne en les regardant, si leur vue est pour lui plus affreuse que l'agonie de la mort, il faut qu'il les regarde quand même. J'ai lu l'autre jour une histoire, ou plutôt ma fille me la lisait, pauvre enfant ! elle essaye de me calmer parfois à l'aide de ce moyen, et celui qui avait écrit l'histoire disait que les plus misérables d'entre nous devaient ne pas manquer d'adresser cette prière à l'Éternel : " Mon Dieu, conservez-moi la mémoire ! " Mais si la mémoire nous rappelle des crimes, M. Dunbar, faut-il demander que ces souvenirs ne s'effacent pas ? Ne vaudrait-il pas mieux demander que notre cerveau et notre cœur se dessèchent, et que nous n'ayons plus la faculté du souvenir ? Si j'avais pu oublier le tort

que vous me faites il y a trente-cinq ans, je serais sans doute un autre homme, mais je n'ai pu l'oublier. Chaque jour, chaque heure, je me suis souvenu. Ma mémoire est aussi fraîche aujourd'hui qu'elle l'était il y a trente-quatre ans, alors qu'une année seulement s'était écoulée depuis l'époque fatale.

Joseph Wilmot avait dit tout cela presque comme s'il eût cédé à une impulsion irrésistible et au besoin de parler pour parler, plutôt qu'au désir de faire des reproches à Henri Dunbar. Il n'avait pas regardé l'Anglo-Indien, il n'avait pas changé d'attitude, sa tête était toujours restée courbée et ses yeux n'avaient pas quitté le parquet.

M. Dunbar était revenu à la fenêtre et s'était remis à contempler la rue, mais il se retourna brusquement avec un geste d'impatience, de colère, quand Joseph Wilmot eut fini de parler.

—Écoutez, Wilmot, dit-il, si les employés de la banque de Saint-Botolph-Lane vous ont envoyé ici pour m'ennuyer et m'insulter aussitôt que j'aurais mis le pied sur le sol anglais, ils ont choisi une jolie manière de témoigner leur respect pour leur chef, et ils ont fait une sottise dont ils se repentiront tôt ou tard. Si vous êtes venu ici pour votre propre compte, dans l'espoir de m'épouvanter ou de m'extorquer de l'argent, vous vous êtes trompé. Si vous croyez vous jouer de moi avec votre tristesse sentimentale, vous vous trompez plus encore. Je vous en avertis carrément. Pour obtenir de moi quelque avantage, il faut que vous vous rendiez agréable. Je suis riche, et je sais récompenser ceux qui me plaisent, mais je ne veux être ennuyé ni tourmenté par personne au monde, et par vous moins que par tout autre. Si vous vous décidez à m'être utile, vous pouvez rester, sinon partez, et au plus vite, pour vous éviter l'humiliation d'être mis à la porte par le garçon.

À la fin de cette tirade, Joseph Wilmot releva la tête pour la première fois. Il était très-pâle : des lignes étranges et dures se dessinaient sur ses lèvres comprimées, et une lueur nouvelle brillait dans ses yeux.

—Je suis un pauvre niais, dit-il tranquillement, un véritable imbécile de songer que quelque chose dans cette vieille histoire pouvait vous toucher le cœur, M. Dunbar. Croyez moi, je ne vous offenserai pas une seconde fois. Ma vie n'a pas été très-sobre dans ces dernières années. J'ai eu une attaque de *delirium tremens*, et mes nerfs ne sont pas aussi forts qu'ils l'étaient autrefois, mais je ne vous ennuierai plus, je suis tout prêt à me rendre utile de n'importe quelle manière qui vous plaira.

—Trouvez-moi donc un indicateur du chemin de fer, et voyons la marche des trains. Je ne veux pas rester tout le jour à Southampton.

Joseph Wilmot sonna et demanda un indicateur. Henri Dunbar le parcourut.

—Il n'y a pas d'express avant dix heures du soir, dit-il, et ne me soucie pas de voyager par un train omnibus. Que vais-je devenir dans l'intervalle ?

Il garda le silence quelques instants et réfléchit en feuilletant le guide de Bradshaw.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à Winchester ? demanda-t-il tout à coup.

—Dix milles, ou à peu près, je crois, répondit Joseph.

—Dix milles ! Alors, Wilmot, voici ce que je vais faire. J'ai un ami à Winchester, un vieux camarade de collège qui possède un beau domaine dans le Hampshire et une maison près de Sainte-Croix. Si vous voulez commander une voiture à deux chevaux et faire atteler tout de suite, nous irons voir mon vieil ami Michel Marston, nous dînerons à l'hôtel Georges et nous reviendrons à Londres par l'express qui part de Winchester à dix heures un quart. Allez commander la voiture, et dépêchez-vous, Wilmot.

M. E. BRADDON.

MAN GHITE

PAR MME MARTHE BERTIN

Mais, cela, c'était le passé... et, du haut de sa vertu nouvelle, Guillaume secoue volontiers les cendres de ce passé d'hier... Depuis cela les Fougerets ont eu leur Thaumaturge, et les anciens dieux en ont été délogés ! Les Fougerets, maintenant, c'est le temple des bonnes intentions et institutions, le temple du travail, de l'ordre et de l'épargne !

Justes dieux ! si Marguerite Rouvrais était venue quelques mois plus tôt. avant que Mme Audran eût passé par là !... Mais, par bonheur, douce et rassurante pensée, c'est sous l'aile de Mme Audran qu'ils vont se rencontrer !

Ce nom seul lui rend confiance, et le voilà tout fier, prêt à souhaiter, le front haut, la bienvenue à cette visiteuse un moment redoutée...

Enfin Smoke est dételé ! Pierre a reçu la dernière dépêche ; les voyageuses arriveront le lendemain, dans l'après-midi. Il ira les prendre à la gare.

Mais, en attendant, que faire de sa matinée ?

Pierre, qui ne tient pas en place, a résolu de passer l'inspection finale des préparatifs faits à la Chanterie pour la réception de Marguerite. Ce n'est pas absolument nécessaire, Barbe-Bleue, ne tenant pas grand compte de ses conseils et observations, mais il paraît si heureux de se mêler de tout, qu'elle supporte ses allées et venues mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre.

Qu'il fait bon, ce matin, dans le petit bois ! Marguerite aimera sa Chanterie, il en est sûr d'avance, elle aimera les Fougerets aussi. Tous les matins il ira la chercher dans la petite charrette (heureux Smoke !) pour lui faire visiter le pays... ou bien, ils se promèneront en bateau. La "Man Ghite" a été repeinte, enfin (sans accident, cette fois), et se balance sur la rivière en compagnie du skiff ! Mme Audran sera de toutes les parties, et peut-être aussi Guillaume, quoiqu'il se prétende toujours occupé maintenant.

Le vieux toit se montre là-bas sous les feuilles, et Pierre s'arrête, attendri par un souvenir ! Est-ce si loin pourtant, ce jour où la Chanterie lui est apparue d'ici, quand il s'en croyait banni à jamais ?... Que n'aurait-il pas dit, alors, sans la connaître, de Mme Audran... sa Man Ghite d'aujourd'hui !

Il se revoyait, furieux d'abord, timide ensuite, n'osant plus avancer à l'idée de se trouver en face de la vieille dame ! Puis il la revit elle-même, pâle et triste dans sa longue robe noire et si tremblante devant lui. Et il s'étonnait, la connaissant si bien, maintenant, de sa frayeur, de l'émotion qu'elle avait montrée ce jour-là... Il s'en était voulu, d'abord, et pourtant ils étaient quittes... Quel battement de cœur il avait eu, lui aussi, en l'apercevant du sentier !

Il suivait depuis un instant le petit chemin au bord de la rivière, riant encore à l'idée de cette scène, dont ils avaient parlé si souvent ensemble, quand il s'arrêta tout à coup aussi effaré qu'alors :

"Qui est là, au bord de l'eau ?... Seraient-elles arrivées cette nuit ?... Ce front penché, ces mains jointes... Il s'élança en avant. Mais non, ce n'est pas Mme Audran ; ce n'est pas sa mise austère, ce n'est pas sa tête blanche !..."

Sur cette tête inclinée une torsade de cheveux blonds se dore au soleil, la taille jeune et souple se redresse vivement, les yeux... Pierre connaît-il ces yeux-là ?... Ils sont tout près maintenant, un bras entoure son épaule, une voix s'élève, doucement moqueuse :

— Eh bien, Pierre ?...
— Ah !... Marguerite !... Mais... mais...
Et il s'écarte brusquement.

Elle pleure un peu, mais elle sourit, penchée sur lui comme... (devient-il fou ?) comme la première fois !
C'est...

Man Ghite, c'est vous !

— Barbe-Bleue l'a sagement dit : Pierre, ce n'est pas l'embaras ! Quand vient le bonheur, s'inquiète-t-on du chemin qu'il a pris ?

Pierre ne s'étonne de rien... Man Ghite, Mme Audran, Marguerite ne sont qu'une seule et même personne : Sa sœur !

Comment ? Pourquoi ?... Ce n'est pas difficile à expliquer, c'est encore plus facile à comprendre. Elle était trop inquiète là-bas, trop malheureuse de ne pouvoir veiller sur lui ; c'est pour cela qu'elle est venue. S'étant liguée (elle l'avoue en souriant) avec le conseil de famille tant de fois maudit de Pierre, elle en sut long bientôt—plus long qu'elle n'en voulut répéter—sur l'éducation que son frère recevait aux Fougerets, sur les dispositions qu'il montrait lui-même ; alors elle eut peur pour l'avenir.

Que faire pourtant ? Réclamer pour elle-même la tutelle de son frère, il n'y fallait pas songer ; elle était sans ressources et n'arrivait qu'à peine à gagner sa propre vie... s'interposer ouvertement entre le tuteur et le pupille, c'était impossible aussi. M. Faverge, restant le tuteur, devait rester le maître... et le maître respecté. Et, d'ailleurs, quand tout ne s'y fût pas opposé, qu'eût-elle gagné à entrer en lutte avec lui ? Pierre aimait ce tuteur à l'humeur joyeuse, aux enseignements faciles, beaucoup plus qu'il ne pouvait aimer la sœur inconnue dont la morale lui semblait si sévère et, toujours, le tuteur aurait eu l'avantage. Au surplus elle était loin, et les pauvres absents n'ont jamais raison !

Il était temps d'agir cependant ; après, il serait trop tard et, dans la situation particulière où tous trois étaient placés, elle ne pouvait se rapprocher ; sa jeunesse, plus encore que sa pauvreté, était un obstacle impossible à lever.

Impossible ?... A force d'y penser, de s'irriter contre l'obstacle, elle l'a levé pourtant !

Ce que Marguerite Rouvrais ne peut faire, une autre le fera ! Protégée par les cheveux blancs, l'air vénérable, la tenue sévère de "la vieille dame", elle viendra. De force, s'il le faut, elle entrera dans la vie de Pierre pour gagner sa confiance et son affection, et alors, tout deviendra facile !

Après... le temps arrangera tout !... La situation ne peut rester éternellement la même ; le jour viendra où le tuteur, marié, amènera Mme Faverge aux Fougerets, et Marguerite Rouvrais pourra s'y montrer ouvertement.

Qu'importe à Marguerite, d'ailleurs ? Quand toute sa jeunesse resterait ensevelie sous les cheveux blancs de la vieille dame, qu'importe ? si son but est atteint, si elle fait de Pierre, un jour, ce qu'elle veut qu'il soit !

Marguerite Rouvrais avait beaucoup d'amis ; ils s'employèrent pour lui venir en aide et lui trouver une occupation qui la laissât indépendante ; à ceux-là elle avait dit simplement qu'elle désirait rentrer en France.

Elle eut deux confidentes seulement : Son ami l'Anglaise qui, fixée à Paris depuis quelques mois, lui promit secours et protection en toute circonstance, et s'occupa pour elle de louer la Chanterie, et une ancienne domestique de sa famille, qui l'avait soignée tout enfant et lui était toujours restée attachée, la veuille Constance, autrement dit Barbe-Bleue ; celle-ci, confidente à la façon des confidentes de tragédie, qui n'ont qu'à se taire, pour mieux écouter ce qu'on leur confie, et à régler leurs faits et gestes sur ceux de leur maître.

Dieu sait, pourtant, de quelle oreille la pauvre Constance écouta le beau plan qui lui fut exposé !

Il y avait du très bon, du très vrai dans tout cela, et, certes, l'enfant était en mauvaises mains et en

mauvaise voie, mais... tout de même... ce n'était pas possible pour que la pauvre chère créature se fit une vie pareille ! Et puis, saurait-elle tenir son rôle, et qu'arriverait-il le jour où tout serait découvert ? Et Constance tremblait, n'étant pas bien sûre que la police n'eût rien à voir à tout cela !

Mais la pauvre chère créature ne montrait ni crainte, ni faiblesse ; si Constance, libre maintenant, refusait de la suivre à la Chanterie, pour y partager son existence et protéger son isolement, Marguerite vivrait seule, ne pouvant confier son secret à une étrangère.

Et Constance céda ! Comme tout bon confident, elle eut des répliques fort sentées aux plus beaux mouvements d'enthousiasme de sa maîtresse, mais sans parvenir jamais à abattre sa foi en son œuvre, son espoir au succès.

Maintenant son rôle était fini : la police n'avait encore mis la main sur personne, mais la situation n'était pas moins grave, et Barbe-Bleue restait d'avis que Mme Audran avait eu tort d'inviter chez elle Marguerite Rouvrais !

C'eût été plus sage de refuser ! Elle le répète tout bas en elle-même, n'osant pas le dire tout haut en présence de "l'Anglaise". C'eût été plus sage ! Pourquoi ne pas suivre son plan jusqu'au bout, et disparaître, le jour venu, comme elle l'avait décidé autrefois ?

Pourquoi ?... Pierre l'apprend en ce moment et l'explication lui paraît plus que suffisante.

— Sais-tu ?... murmure sa sœur dans un baiser, je devenais jalouse, à la fin, de cette Mme Audran ! Elle avait le meilleur de mon Pierre... Tu l'aimais mieux que moi, avoue-le ?

— C'est vrai, fait Pierre en souriant, je puis bien te le dire puisque... puisque c'était toi ! Aussi, je t'aime maintenant pour les deux !

Il s'arrête à la contempler... c'est si nouveau, encore, cette grande merveille... puis, avec transport :
— Ah ! s'écrie-t-il, je suis content que ce soit toi et Man Ghite !

En ce moment, elle oublie tout... elle est payée de tout ! Il est bien à elle, à elle seule, et personne ne se mettra plus entre eux !...

Un nom, cependant, vint lui rappeler, tout à coup, les difficultés d'ici-bas.

— Marguerite, dit Pierre, l'examinant encore avec attention, crois-tu que Guillaume te reconnaîtra ?

Il vit sa sœur rougir subitement, comme Mme Audran avait rougi quelquefois, mais aujourd'hui, n'ayant plus lieu de s'en étonner, il s'en amusa :

— Tu as peur, hein ? reprit-il en riant ; le fait est que cette supercherie...

Mais, s'interrompant aussitôt :

— Non, fit-il, ne prends pas cet air malheureux, nous y avons tant gagné tous deux qu'il ne pourra t'en vouloir ; et, d'ailleurs, vous étiez trop bons amis...

— Pour que cela puisse continuer, dit tout bas Marguerite.

Et, comme Pierre restait confondu de cette conclusion :

— Comprends-tu, mon pauvre Pierre ! reprit-elle ; ce que Mme Audran pouvait faire, à l'abri de ses cheveux blancs et de ses lunettes, Marguerite ne le peut plus ! Le monde a ses usages, et tous les traités de civilité puérile et honnête t'apprendront...

— Des grimaces ! cria Pierre violemment, tu es ma sœur...

— Mais je ne suis pas la sœur de M. Faverge !
Ce dernier argument étant indiscutable, Pierre devint très triste :

— Malheureusement ! grommela-t-il, pour toi et pour lui !

Puis s'inquiétant tout à coup :

— Alors, s'écria-t-il, tu vas partir ? Tu vas abandonner Guillaume au moment où il a besoin de toi ?

Et, comme elle ne répondait pas :

— Eh bien ! reprit-il amèrement, cela ne va pas être long... et ce n'était pas la peine de si bien commencer ! Oh ! Man Ghite, je n'aurais pas cru cela de toi !...

Man Ghite ne se défendait pas et, un moment, il crut l'avoir ébranlée. Sa joue, toujours pâle, venait

de pâlir plus encore, et il retrouvait, soudainement, au coin de ses lèvres, le pli triste qu'il n'y avait plus jamais revu depuis qu'ils s'entendaient si bien, depuis qu'elle était devenue sa Man Ghite, toujours consultée et toujours obéie !

Ils se regardèrent une seconde, Pierre déjà repentant et elle bientôt souriante. Ce reproche même impliquait une si grande confiance, une foi si aveugle en son pouvoir, qu'elle en fut touchée, et non pas froissée comme le craignait Pierre.

C'est vrai !... Il l'avait jugée dès l'abord "solide au poste". Elle se rappelait bien ce premier compliment de collégien et, comprenant à quel point la déception était cruelle, elle ne pouvait que lui pardonner sa sévérité d'aujourd'hui.

—Au lieu de te fâcher, dit-elle, détournant la question, écoute mon nouveau plan, ou plutôt de Miss Knight, car c'est elle qui va nous tirer d'embarras, et c'est grâce à elle que nous ne serons pas séparés. Elle veut bien rester avec moi à la Chanterie jusqu'à la fin de tes vacances ; puis nous rentrerons à Paris en même temps que toi et je vivrai près d'elle, chez elle...

—Jusqu'au jour où tu viendras chez moi, s'écria Pierre, retrouvant un peu de son premier enthousiasme, seulement... et aussitôt il changea de ton... mon pauvre Guillaume ! Il perd tout, lui, en perdant Mme Audran ! Il vient souvent à Paris, c'est vrai... mais ce ne sera plus la même chose !

Marguerite baissa un moment les yeux :

—Sans doute, dit-elle, j'aurais pu rester encore Mme Audran et alors...

Sa voix trembla un peu et elle chercha des mots qui ne venaient pas :

Et, peut-être... en effet... les choses n'en auraient-elles été que mieux ici, mais c'est pour toi que j'étais venue... tu m'as tout ! J'ai bien senti cela, vois-tu, le jour où tu m'as demandé à voir ta sœur...

Elle s'arrêta, et l'attirant à elle pour l'embrasser :

—Mon cher petit, murmura-t-elle, que j'ai été heureuse ce jour-là ! le jour où tu m'as montré cet argent que tu voulais m'envoyer ! Et pourtant je n'ai su d'abord que te répondre, je ne savais que faire ! C'était plus compliqué que tu ne le croyais d'avoir Marguerite, et tu la mettais, sans le savoir, dans un grand embarras. J'étais bien sûre que tu me reconnaîtrais tout de suite et je me disais que, reconnue, il me faudrait partir, te quitter pour longtemps, c'était dur !

Et cependant je n'avais pas le courage de te refuser cette joie que tu souhaitais, que tu réclamais avec tant d'instances ! Cet argent, c'était le prix de tes premières économies, des premiers sacrifices que tu t'étais imposés pour moi, de quel droit t'aurais-je privé de ta récompense ?... Et pouvais-je te décourager, te désappointer à la première preuve d'affection que tu me donnes ?... Et puis, conclut-elle en souriant, je te l'ai déjà dit, je pense qu'il est bien temps que tu connaisses ta sœur, que tu l'aimes enfin pour son compte ! Ma vieille amie étant de mon opinion sur tous les points, a fait cesser bien vite mes incertitudes.

D'autant plus... et, de nouveau, Marguerite s'embarassa, d'autant plus qu'en ce qui concerne M. Faverge elle pense aussi, comme toi, qu'il est temps de mettre fin à... à la comédie ! que l'occasion est bonne et que, plus tard, je regretterais peut-être de ne pas l'avoir saisie.

J'étais bien résolue, d'abord, à n'avoir aucun rapport avec ton tuteur, mais les circonstances m'ont amenée malgré moi aux Fougerets et... et je n'ai pas su, après, repousser les avances qui m'ont été faites ; cela a rendu ma tâche plus difficile et peut-être aurais-je eu de la peine, en effet, à la remplir bien longtemps encore !

Il y avait, à la fin, dans la façon dont elle dit tout cela, une sorte de découragement, de lassitude que Pierre sentit plus qu'il ne pouvait se l'expliquer. D'où venait sa tristesse ?... gardait-elle un souci involonté ?

Surprenant un regard qu'elle jetait autour d'elle, il crut trouver tout à coup la clé de l'énigme :

—Regrettes-tu ta Chanterie ? demanda-t-il presque bas...

Elle se redressa vivement et, lui jetant ses bras autour du cou, elle appuya sa joue à la sienne :

—Je ne regrette rien, dit-elle, je ne veux rien regretter... embrasse-moi !...

Il l'embrassa, vaguement inquiet. Alors, redoutant peut-être de nouvelles questions, elle se leva et, l'entraînant :

—Viens, dit-elle, je veux te présenter à Miss Knight, elle doit être prête.

Miss Knight était plus que prête ! ils la rencontrèrent à mi-chemin ; elle aimait à déjeuner de bonne heure, et l'absence prolongée de Marguerite l'inquiétant un peu, elle s'était mise à sa recherche pour lui rappeler l'heure, qu'elle semblait oublier.

Pierre, cause de tout le mal, s'offrit à le réparer en déjeunant à la Chanterie pour faire tout de suite connaissance avec Miss Knight sans prolonger encore son jeûne ; ce n'était pas son heure, mais toutes les heures lui étaient bonnes ! Il aurait tout le temps de rentrer aux Fougerets avant le retour de Guillaume qui avait à faire, ce matin, une longue course, et c'est lui qui annoncerait à tante Paule et au tuteur la visite de Miss Knight et de Marguerite.

En sa qualité d'étrangère, Miss Knight parlait le français comme un livre qui aurait un petit accent ; elle s'était chargée du chapitre des révélations et, depuis la veille, ciselant ses périodes, polissant des périphrases, elle se préparait à tout expliquer à Guillaume, de telle façon, qu'il n'eût qu'à accepter comme excellentes des raisons si éloquemment présentées, et à dire : Amen ! à la fin.

XV

Pauvre Guillaume !... Il revenait le long de la rivière, fortement chaussé, son chapeau de paille ramené en avant, presque sur le nez, un gourdin à la main "dégus en fermen", disait Pierre, que ces nouvelles allures d'homme sérieux et occupé assaillaient beaucoup, et rappelant peu, en ce moment, l'élégant paresseux d'autrefois qui, frais et pomponné, ne quittait sa chambre, en temps ordinaire, qu'à l'appel de la cloche. Il chantonnait en marchant, en homme dont la conscience est satisfaite, dont l'appétit s'éveille, et qui a bien gagné la côtelette qui l'attend.

Il rentrait plus tôt qu'il n'y avait compté ; aussi, ses devoirs de régisseur accomplis, flânait-il un peu maintenant le long du chemin ; arrivé devant la Chanterie, encore inhabitée, croyait-il, l'idée lui vint de s'y arrêter, pensant que Pierre pouvait y être venu et qu'il le prendrait au passage.

Il n'y avait un pont que beaucoup plus loin, mais la rivière n'était pas large dans ce coin-là. Du bout de sa canne, il attira vers son bord le plus grand des bateaux, y sauta, et passa sans plus de façon sur le domaine de Mme Audran. Mais il y avait peine pris pied, qu'à son grand émoi, il se trouva en présence de trois personnes dont une seule, son pupille, lui était connue !

Il était trop tard pour reculer ; il avança donc, son grand chapeau à la main et, s'expliquant et s'excusant de son mieux, il se nomma...

Sur quoi, une de ces inconnues, la grande et grosse dame au teint coloré, sauta presque en arrière, comme si une bombe éclatait tout à coup au milieu de l'assemblée, tandis que la seconde, une jeune fille très blonde et très pâle baissait la tête avec toutes les apparences de la plus grande timidité.

Miss Knight s'était déclarée prête au combat ; elle l'était sans doute, mais cette arrivée intempestive de Guillaume brouillait tout, et la situation serait devenue embarrassante si Pierre n'avait été là pour tout sauver.

Le nom de Miss Knight ne faisait pas grand'chose à l'affaire ; il la nomma pourtant, en ajoutant, il est vrai, pour compléter l'information :

—Une amie de Marguerite.

Puis, il se tourna vers la jeune fille et, simplement, du même ton dont il avait dit autrefois : voilà Man Ghite, en présentant Mme Audran à son tuteur, il reprit.

—Et voilà Marguerite.

Guillaume s'y attendait ; pourtant ce nom l'émut quelque peu. Il n'en adressa pas moins à la sœur de son pupille un compliment de bienvenue que Miss

Knight trouva fort à son gré, mais auquel la jeune fille timide ne répondit que par un murmure indistinct, puis, le ton suave, avec une délicate inconscience, Guillaume demanda Mme Audran.

Madame Audran !...

"Cain, qu'as-tu fait de ton frère ?"

Dans le silence, ces mots semblèrent bourdonner aux oreilles de Pierre et, malgré tout, malgré lui, un peu nerveux quoi qu'il en eût, il se sentit secoué, tout à coup, par une sottise envie de rire.

Il prit la main de sa sœur et, dans son trouble, la serrant à lui faire mal :

—Madame Audran, répéta-t-il, avant que Miss Knight pût demander la parole, c'est fini !... Elle a disparu pour ne plus revenir.

Guillaume sursauta.

—Partie !... cria-t-il ; sans me le dire !... Pourquoi ? Que lui arrive-t-il ?

Il y avait dans son accent tant de regret, tant de sincère inquiétude, que l'aiguillon du remords traversa, plus aigu que jamais, le cœur de la pauvre Marguerite.

—Laisse-moi ! dit-elle ; et, dégageant sa main qui retenait Pierre, elle s'avança vers Guillaume. C'est d'elle-même qu'il apprendrait la vérité... c'est elle qui parlerait... maintenant... sans plus attendre ! Et toute crainte bannie, tout embarras dominé, elle leva les yeux :

—Monsieur Faverge, dit-elle.

Mais ce fut le commencement et la fin de sa confession ; subitement, à la consternation de tous, de Guillaume surtout, elle éclata en sanglots.

Pauvre Marguerite ! Était-ce donc un rempart si puissant ce mystère dont elle s'entourait ?... Elle n'aurait pas cru que son assurance dépendît à ce point des cheveux blancs et des lunettes de "la vieille dame". Elle était si fière, si vaillante toujours, sous le nom de Mme Audran ! Mais Pierre a raison... C'est bien fini Mme Audran n'existe plus ! Marguerite Rouvray l'a cruellement senti, sous ce regard de Guillaume, à ce mouvement qu'il a fait, tout à coup, au son de sa voix !

Pierre s'était élancé vers sa sœur. Il n'avait plus du tout envie de rire ; aussi, craignant de pleurer lui-même, il se mit en colère pour plus de sûreté et, s'en prenant à son tuteur :

—Voyons, Guillaume, cria-t-il, ne peux-tu comprendre à la fin ? Comment ne l'as-tu pas reconnue déjà ?

* * *

Miss Knight a parlé !... La terrible révélation est faite et, maintenant, le plus confus de tous... c'est Guillaume !

Marguerite ne pleure plus, mais elle essaye vainement de s'excuser, de lui dire les scrupules qui lui sont venus dernièrement sur cette comédie qu'elle a jouée vis-à-vis de tous, sur ce rôle qu'elle a pris vis-à-vis de lui, presque contre lui ! Guillaume ne veut rien entendre. C'est lui qui s'accuse lui, le seul coupable !

N'est-ce pas lui qui l'a forcée à prendre ce rôle, en remplissant si mal le sien ! Comment a-t-elle pu lui pardonner les soucis, les tourments qu'elle a endurés si longtemps, par sa faute ! Comment... Et l'éloquence de Guillaume faiblit tout à coup, et il n'est plus aussi maître qu'il le voudrait de sa voix et de ses idées... Comment a-t-elle pu se montrer si généreuse, être pour lui... (La voix de Guillaume baisse un peu en finissant.) Être pour lui... ce qu'elle sait bien... ce qu'a été, enfin, Mme Audran !...

Pour tous, ce nom est encore un talisman ! Il rompt tout à coup la glace et va rétablir entre eux la douce intimité de la vieille, un instant menacée.

Sous ce nom qu'il veut encore lui donner, ce nom toujours invoqué aux heures de détresse, et toujours béni après la victoire, Marguerite Rouvray se sent acquittée ! Et elle-même, n'a-t-elle pas absous, depuis longtemps, ce pauvre tuteur dont Mme Audran s'est faite un moment la tutrice !...

(La fin au prochain numéro)

Huit jours d'arrêts

Les troupes françaises que commandait le général de Lamoricière, d'illustre mémoire, occupaient, depuis peu de jours, Saïda, une des places de sûreté conservées jusque-là par Abd-el-Kader. L'avant-garde de la colonne était portée vers le Sud, à quelques centaines de mètres de la ville, ou plutôt de ses ruines. Car l'Emir, en se retirant, avait tout détruit.

C'était l'époque de ces chevauchées héroïques au travers des plaines du Chélif et des montagnes de l'Atlas, où résonnent encore ces noms immortels, qui font battre le cœur des patriotes : Bugeaud, d'Aumale, Cavaignac, Lamoricière, Mac-Mahon, Canrobert, Bourbaki, Bosquet. Temps qui paraissent aujourd'hui presque fabuleux, où le drapeau national, triomphant et incontesté, flottait chaque jour sur un point nouveau du territoire algérien, France nouvelle que conquéraient ces héros, et que les politiciens d'aujourd'hui sont en train de compromettre, de perdre peut-être.

Le capitaine de Valières, un tout jeune officier, illustré déjà dans vingt combats, commandait les spahis d'avant-garde, lancés comme des enfants perdus dans la zone inconnue des hauts plateaux où, sur une étendue immense, se déroule la mer d'alfa. C'est déjà presque le désert. Sous le merveilleux ciel d'Algérie, dont la limpidité permet à l'œil de voir à des distances incroyables, les horizons se développent, dans une harmonie admirable, coupant de leurs lignes d'un vert gris l'immensité bleue. L'Algérie seule, dans ses régions élevées, présente ce phénomène de diaphanéité enveloppant à l'infini tous les objets, où l'air est si pur que, malgré le soleil brûlant, le corps même se sent envahi d'une légèreté inconnue et qu'on s'élance sur les chevaux barbes aux fines jambes d'acier, dans des galops frénétiques, ivre d'espace, de liberté, de vitesse et d'énergie.

C'est que faisait M. de Valières, parti tout seul à l'aube, pour cavalcader sur les vastes terrains où les alfas parsement leurs touffes rabourgrées. En même temps qu'un excellent officier, c'était un esprit rêveur, sentimental, que pénétrait cette incomparable poésie de la terre algérienne. Devant le galop de son cheval, tantôt un chacal, attardé dans sa promenade nocturne, s'échappait d'un buisson, rasant la terre, à peine visible ; d'autres fois, des gazelles bondissaient éperdues et disparaissaient dans une fuite si rapide qu'on leur aurait cru des ailes ; des vols de perdrix noires s'élevaient en bruissant ; et, seul dans cette immensité à la fois silencieuse et peuplée, le capitaine, oubliant le temps, oubliant la distance, oubliant le danger, allait, allait toujours, grisé par la course, sans songer au bivouac déjà bien éloigné, et aux tribus hostiles tout proches. Brusquement, de lui-même, son cheval s'arrêta, piqué droit sur ses jambes, devinant l'ennemi avec cette intelligence du coursier arabe qu'ont peine à croire ceux qui n'en ont pas l'expérience. M. de Valières regarda et, derrière un épais cactus, aperçut à vingt mètres de lui à peine, quatre Arabes immobiles, dont les fusils le couchaient en joue.

L'officier de spahis était connu pour sa bravoure, allant parfois jusqu'à la témérité. Mais songer à la lutte, seul contre quatre, sans autre arme que des pistolets à courte portée ou un sabre utile seulement dans un corps à corps, ce n'eût pas été de la témérité, mais de la folie pure. Aussi, sans hésiter, M. de Valières fit-il la seule chose qu'il eût à faire. Il fit pirouetter son cheval et, lui enfonçant les éperons dans le ventre, il partit d'un galop vertigineux. Les quatre indigènes bondirent derrière lui, et alors commença une chasse fantastique, où le moindre faux pas de son cheval aurait coté la vie au cavalier poursuivi.

Malheureusement, au milieu de sa promenade rêveuse, dans cette plaine uniforme, sans point de repère, l'imprudent officier avait perdu la direction du camp français, et il courait à l'aventure, gardant, grâce à sa monture excellente, une avance suffisante encore, mais qui diminuait peu à peu. C'était, à bref délai, la captivité et la mort certaines. Tout à coup,

il aperçut, à courte distance devant lui, un amas de ces tentes brunes et basses, propres aux tribus du Sud. Il tombait sur le camp ennemi, et pourtant, là était le salut.

M. de Vallières, familier avec les usages algériens, savait que, s'il parvenait à arriver vivant jusqu'au douar, il y serait inviolable jusqu'au soleil levant du lendemain, en se présentant comme l'hôte de Dieu. Il serra plus violemment encore les flancs de son cheval, noble bête qui commençait pourtant à s'épuiser, mais qui repartit avec une nouvelle ardeur, devinant sans doute, elle aussi, le salut tout voisin. Même, d'un bond prodigieux, elle franchit la haie d'épines et de cactus, qui forme la ceinture des villages ambulants des Arabes. Arrivé devant la tente du chef, le capitaine mit pied à terre et dit :

—Je suis l'hôte de Dieu !

—C'est bien, fit le chef, un grand vieillard à la barbe aussi blanche que son burnous. Tu es mon hôte et tu es sacré, puisque tu viens en invoquant le nom de Dieu. Les tiens ont tué deux de mes fils, l'espoir de ma vieillesse. Je vous hais, Roumis (*). Mais celui qui vient sous la main de Dieu trouvera sous ma tente l'asile et le couscoussou, suivant la loi du Coran. Les femmes vont préparer ta nourriture. On donnera de l'orge à ton cheval. Use de tout dans mon douar comme tu ferais dans la maison de ton père. Mais, demain, pars avant l'aube. Quand le soleil se lèvera, tu redeviendras l'ennemi. Si tu tiens à la vie du fils de ton père, prie Dieu de donner à ton cheval les jambes d'une gazelle, et charge tes pistolets ; car nos fusils seront chargés. Si tu n'as pas de poudre, je t'en donnerai.

Le capitaine fut traité comme l'eût été l'Emir lui-même. Le chef lui donna sa propre tente. On l'abreuva de lait de chamelle fraîchement trait. On chercha la meilleure orge pour rendre les forces à son cheval fatigué.

Une teinte, à peine perceptible, rosait le lendemain l'extrême bord de l'horizon, que le capitaine de Valières était déjà en selle. Avant de partir, il appela son hôte.

—Je pars, dit-il. Mais j'ai voulu, auparavant, te dire merci.

—Je n'ai rien fait, pour toi que je hais. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'hôte de Dieu. Pars ! Nos chevaux sont prêts et nos armes chargées. Avant un quart d'heure, le soleil dépassera l'horizon. Alors, que Dieu te protège !

M. de Valières sortit ses pistolets de ses foutes et les jeta au milieu du douar.

—Un chrétien, dit-il, ne tue pas celui qui lui a donné l'hospitalité. Adieu.

Puis il sortit du douar, au pas. Ce ne fut que dans la plaine qu'il prit sa course. Quelques minutes après, le soleil émergeait, splendide, sur l'horizon. En même temps, il entendit derrière lui une galopade furieuse. Tous les hommes de la tribu étaient à sa poursuite. A vingt pas devant les autres, plus ardent que tous, il reconnut le chef à sa haute taille. Incertain toujours de sa route, il rendit la main à son cheval, cessant de le diriger, se fiant à son instinct.

Au bout de peu d'instants d'une course folle, il entendit sonner la diane dans le camp français. Le salut était à quelques centaines de mètres. Mais son cheval butta. Il perdit une partie de son avance. Il entendait déjà les cris de victoire du chef qui galopait derrière lui, et se rapprochait de foulée en foulée. Le cheval de l'officier était à bout de souffle. Pour comble de malheur, en arrivant en vue du camp, il vit que de ce côté s'étendait un large ravin, formant un fossé de défense naturel. Parvenu au bord, il enleva son cheval d'un suprême effort et roula dans la ligne française avec sa noble bête, morte de son dernier élan. En même temps que lui, près de lui, botte à botte, un ca-

(*) Chrétiens.

valier avait franchi l'obstacle. M. de Valières se trouva, dans le camp français, face à face avec le chef arabe. Il avait tiré son sabre, machinalement, mais aussitôt il l'abaissa et, marchant vers l'Africain, il lui dit :

—Tu es sur la terre française. Tu y es l'hôte de Dieu. Viens sous ma tente. Je t'y recevrai comme j'y recevrais mon père.

Les soldats accouraient en criant :

—Un prisonnier ! Un prisonnier !

M. de Valières les écarta du geste.

—Non, dit-il. Ce n'est pas un prisonnier et—la gaieté française, reprenant le dessus—il ajouta : c'est un chef qui vient me rendre la visite que je lui ai faite hier soir.

Le jour même, le chef sortit librement du camp, devant les sentinelles qui portèrent les armes.

Le général de Lamoricière, avant eu vent de la chose, fit venir le capitaine et demanda un récit détaillé de l'aventure.

—Mon cher ami, dit-il, quand M. de Valières eut fini, vous allez déjeuner avec moi, d'abord, parce que j'aime les braves ; puis, vous rentrerez dans votre tente, et vous garderez les arrêts huit jours, pour vous être éloigné du camp au delà des limites permises.

S. BOUCHERIT.

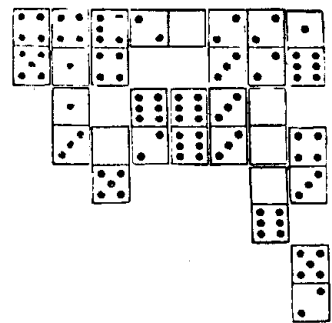
LES JEUX DU COIN DU FEU

JEUX DE PETITS PAPIERS

Le jeu des monstres n'est qu'une variante de la *rencontre*. On remplace des phrases par des dessins. On tracera en premier lieu une tête, puis un corps, puis des jambes, puis des pieds. Tête, corps, jambes (ou pattes), pieds, peuvent être, suivant la fantaisie de chacun, d'hommes, de femmes, d'animaux. On juge des monstres grotesques que produit l'assemblage de tous ces éléments disparates quand les papiers sont dépliés. Prolonger toujours dans la partie non pliée e dessin caché par le pli, pour que le joueur suivant continue le dessin à la place voulue.

Autre jeu ne fatiguant pas les méninges : les *propos discordants*. Chaque joueur écrit une question et passe le papier à son voisin de droite. Celui-ci lit la question, plie le papier, le passe encore à son voisin de droite, et écrit, sur le second papier qu'il reçoit de son voisin de gauche, une réponse à la question qu'il vient de lire et de passer. Ainsi, Pierre, ayant reçu une question de Paul, la lit, passe le papier plié à Jacques, et écrit sa réponse sur le second papier, également plié, que Paul lui passe. Ces questions et ces réponses discordent, d'où effets comiques. Il est bon de convenir que toutes les questions seront posées à peu près sous la même forme. Par exemple : "A quoi sert telle chose ?" Ou "Ferez-vous telle chose ?"... etc. Sans cela on obtiendrait non des discordances, mais des non-sens.

DOMINOS



Compléter, avec le reste des vingt huit dominos, la figure ci-dessus, symétrique par rapport à son axe vertical, de façon à obtenir le même total vingt-et-un dans toutes les verticales, les horizontales et dans les deux grandes diagonales.

ANECDOTES ET BONS MOTS

A l'Exposition, une caravane d'Anglais vient de prendre place sur le trottoir roulant. Ce que voyant, Gavroche de s'écrier :
—Le voilà bien le... Roule Britannia !

En police correctionnelle :

—Votre état ?
—Triste, mon président...
—Qu'est-ce que vous faites ?
—Le désespoir de ma famille...

A l'Exposition :
—Qu'est-ce que c'est que ça ? Regarde ton guide.
—Le pavillon de Suède.
—Entrons-y. J'ai justement besoin d'une paire de gants.

Un superbe nègre comparait en correctionnelle pour ivresse.
Le président. — Il paraît que vous êtes absolument gris ?
Le noir, souriant. — Monsieur le président me flatte !

Château-Buzard à son secrétaire :
—Avez-vous répondu à Z... ?
—Oui, monsieur, voici la lettre.
—Elle est très bien, cette lettre, mais beaucoup trop longue ; elle vous a pris trop de temps. Refaites-la en dix lignes !

Le maréchal Roberts est très mécontent de certains de ses généraux.
C'est ainsi qu'il demande le renvoi en Angleterre du général sir Redvers Buller.

—Ce n'est pas étonnant, commence Lagourdette, ce général a tant subi de redvers qu'il est tout naturel qu'on l'envoie... buller !

—Au café.
—Quel "crampon" que votre ami Durasoir. Il est arrivé chez nous, hier soir, à huit heures, et nous n'avons pas réussi à le faire partir avant minuit !
—Mademoiselle votre fille n'a peut-être pas pensé à lui jouer du piano ?

Un récidiviste de l'ivresse manifeste et des outrages aux agents comparait en correctionnelle.

Interrogé sur sa profession, il répond :
—Fossoyeur...
Et il ajoute d'un ton aimable :
—A votre service, monsieur le président !

—Papa ? Interrogeait Louis pour la centième fois.

—Louis, lui dit le père impatienté, je ne répondrai plus qu'à une seule de tes questions, aujourd'hui. A toi de cher-

cher avec soin ce que tu dois me demander.

—Oui, papa.
—Eh bien, j'attends.
—Pourquoi, papa, n'a-t-on pas enterré la Mer morte ?

La mère (amenant son fils au maître d'école). Je tiens surtout à ce que vous en fassiez un homme sage.

Le maître. — Bonne idée, madame. C'est à peu près la seule profession qui ne soit pas encombrée.

Un avare, qui n'avait jamais donné un sou à personne, fit présent à l'église de sa paroisse d'un jeu de cloches fort coûteux.

Chacun se demandait ce qui avait pu le déterminer à cette libéralité.

—Oh, dit quelqu'un, s'il a consenti à se séparer de cet argent, c'est parce qu'il aura souvent la joie de l'entendre sonner !

Des industriels ingénieux ont demandé

à M. Picard, commissaire général de l'exposition, d'établir sur le trottoir roulant des petits bars où l'on débiterait de la bière.

—Non ! a répondu M. Picard. Votre bière serait mauvaise... Elle ne mousserait pas.

—Comment ?
—Bière qui roule n'amasse pas mousse. Les industriels courent encore...

PARTOUT ON FAIT L'ELOGE DU "BROMA"

Le meilleur Tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un Tonique supérieur pour les femmes relevant de maladies, les jeunes filles faibles et énervées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remèdes.

PAS D'HÉSITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le *Baume Rhumal*.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie", envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50.

ECHANTILLONS GRATUITS

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco Coloniale 202 Rue St. Denis Montréal.



Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 2-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

NOTRE NOUVEAU


Stock de CHAUSSURES et SOULIERS du Printemps

EST MAINTENANT AU COMPLET.

Nous avons actuellement en mains, les plus jolies marchandises venant des meilleurs fabricants américains et Canadiens. Leur **STYLE**, leur **CONFORT** et leur **DURÉE** sont insurpassable. Nos prix seront toujours trouvés très raisonnables. Comme nous faisons nos affaires au comptant, nous sommes en position de vendre au plus bas prix

RONAYNE BROS, 207 rue Notre-Dame

SQUARE CHABOILLÉZ



Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Primes Exceptionnelles

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de mai ou juin 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs. Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bossuons*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Fleurs de la poésie Canadienne* (nouvelle édition, considérablement augmentée) ; *Gustave ou un héros Canadien*, par M. A. Thomas ; *Les Conférences de M. Doumic*, sur la poésie française au XIXe siècle ; *Les monographies des plantes Canadiennes*, par E. Z. Massicotte.

2.—Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

3.—Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 500 pages : mesurant 4 1/2 x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranches dorées et guillochées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

